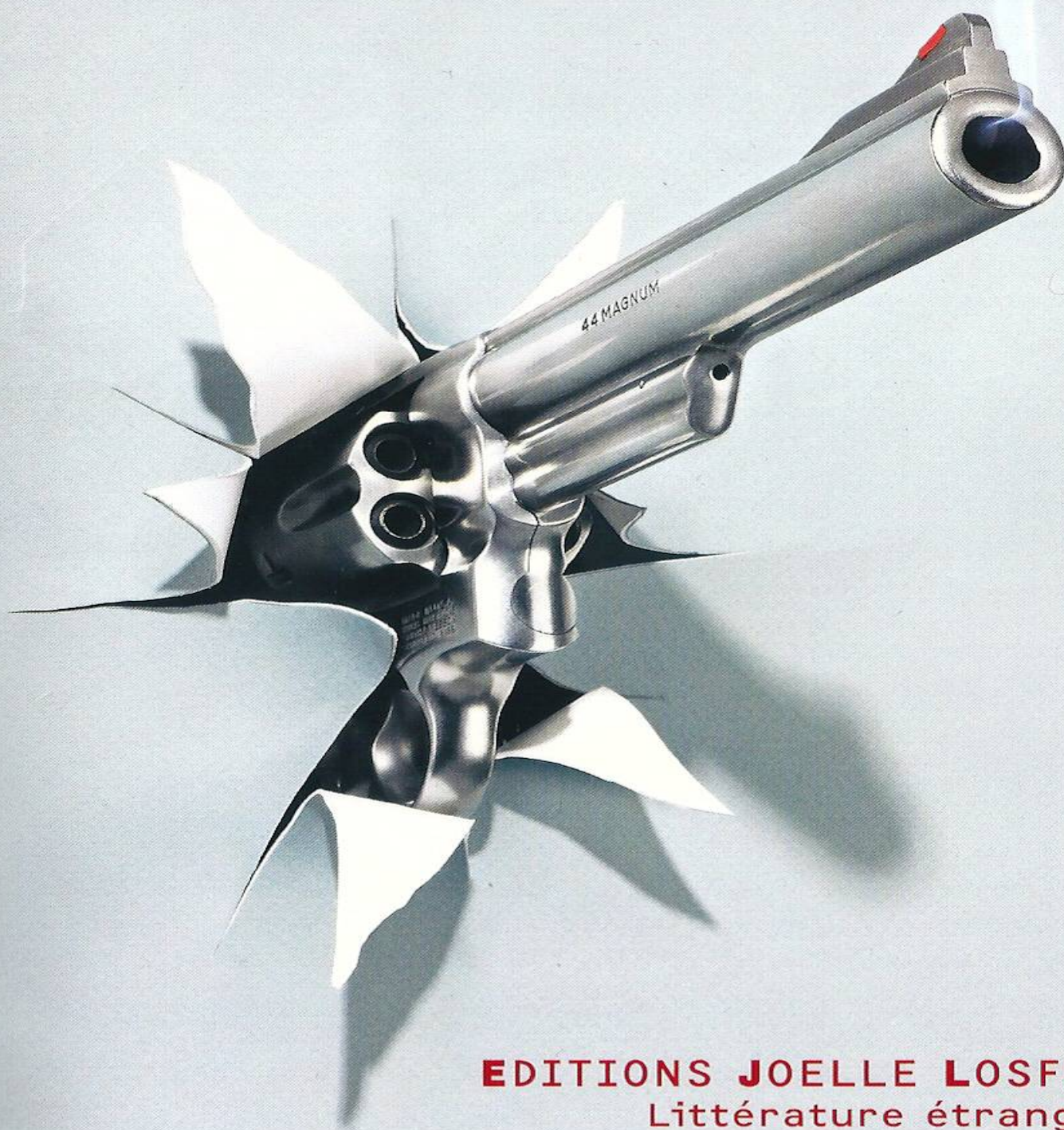


Jonathan Ames

Tu n'as jamais été vraiment là



EDITIONS JOELLE LOSFELD
Littérature étrangère

Jonathan Ames

Tu n'as jamais été vraiment là

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-
Paul Gratias

Éditions Joëlle Losfeld (2013)

OceanofPDF.com

Joe sentit venir quelque chose derrière lui. Une présence vivante et une violence imminente, et cette prescience, cette sensibilité lui permirent de se détourner à temps et de recevoir le coup de matraque sur l'épaule, ce qui valait mieux que d'être frappé à l'arrière du crâne, la carapace de son cerveau.

De plus, c'était son épaule gauche qui avait encaissé le choc, et Joe était droitier. Pivotant sur lui-même d'un demi-tour complet, il parvint à saisir le poignet de son agresseur avant que la matraque ne le frappe une deuxième fois, et ils se retrouvèrent face à face. Ils étaient de la même taille, et Joe projeta aussitôt le front, comme une brique, contre l'arête de son nez, pulvérisant l'os, et le type fut ébranlé par le choc, par la peur, par une douleur vive comme une lueur rouge, et il commença à s'effondrer. Joe releva une jambe alors que l'homme s'affaissait et son genou lui percuta la mâchoire, violemment, sans aucune pitié, et la brisa. L'autre s'affala totalement, comme un pantin dont on a coupé les ficelles, incapable de bouger, mais respirant encore.

Joe tourna vivement la tête à gauche puis à droite. Il se trouvait dans une ruelle assez large pour qu'une voiture y circule. Il était sorti de son hôtel miteux par la porte de service, au milieu du passage dans lequel il n'avait vu aucun piéton, et personne ne s'était arrêté à l'une ou l'autre de ses extrémités. Personne n'avait été témoin de ce qui venait d'arriver. Des réverbères éclairaient l'avenue, mais la ruelle était presque noyée dans l'ombre.

Joe agita son bras droit pour tenter de le réveiller, le coup de matraque ayant ankylosé le membre tout entier, et il traîna le corps derrière une benne à ordures. Très vite, il fouilla les poches de sa veste, un coupe-vent de couleur bleue. Le blessé était un professionnel. Pas de portefeuille, pas de pièce d'identité, rien que des clés et une pince à billets garnie d'environ deux cents dollars. Mais Joe trouva un téléphone portable. Donc, ce type n'était pas un vrai pro. Il n'avait pas prévu qu'il pourrait échouer, ni

endosser lui-même le rôle du gibier, contrairement à Joe qui n'emportait jamais de téléphone.

Joe examina la matraque. Un modèle utilisé par la police. Il avait sans doute affaire à un flic véreux de la banlieue de Cincinnati qui faisait un peu de travail au noir dans la grande ville, où son visage n'était pas connu. Ceux qui l'avaient lancé à ses trousses ne souhaitaient pas la mort de Joe. Pas encore, du moins. Ils voulaient qu'on le leur ramène, pour lui parler. Ce gars-là avait sans doute un équipier installé dans une voiture, et qui attendait son appel. Joe se serait méfié d'une voiture garée dans la ruelle, alors celui-là s'était planqué dans une embrasure de porte. Il devait assommer Joe, appeler son complice, mettre le corps dans la voiture et l'amener à leur patron.

Joe lut le dernier message envoyé depuis le téléphone : *Laisse tourner le moteur. Faudra pas traîner*. La réponse disait : *Compris*. Sans doute deux flics véreux.

La ruelle était à sens unique. Cela voulait dire que l'équipier se trouvait à gauche, moteur au ralenti, pour y entrer directement, au lieu de contourner tout le pâté de maisons. Joe hésita. Il était prêt à quitter Cincinnati. Il avait fait son travail. Il avait exfiltré la fille. Il n'avait pas besoin d'éliminer le type de la voiture. C'était son propre informateur qui l'avait donné, en leur indiquant le nom de son hôtel, et même son habitude d'utiliser la porte de service, mais il n'avait pas pu leur en apprendre davantage au sujet de Joe, car il ne savait rien de plus.

Joe réfléchit à ce qu'il avait laissé dans sa chambre : une brosse à dents, un marteau neuf, un sac, et des vêtements de rechange. Mais rien d'important, rien d'identifiable. S'il était sorti, c'était pour acheter quelque chose à manger, et il avait prévu de quitter la ville le lendemain, mais il aurait dû partir dès son intervention terminée. Je me relâche, pensa-t-il. Mais qu'est-ce qui me prend, bon sang ?

Bientôt, le type de la voiture viendrait fouiner dans la ruelle. Joe préférait éviter une seconde bagarre, parce qu'on ne peut pas toutes les gagner. Ils voulaient juste savoir de quelle façon il était parvenu jusqu'à eux, et si d'autres allaient suivre. Après quoi ils le tueraient. Joe n'avait pas besoin de les éliminer tous sous le simple prétexte qu'ils voulaient des informations. Il n'était qu'un franc-tireur, et non pas, à lui tout seul, le bras

armé de la justice. J'en ai fait assez comme ça, pensa-t-il. La fille a morflé, mais elle est libre.

Il courut donc jusqu'à l'autre bout du passage, sortit vivement la tête pour jeter un regard de chaque côté — il n'y avait pas de troisième homme pour garder cette issue. Pas de type assis dans une voiture, ni planqué dans une entrée d'immeuble et s'efforçant de prendre un air innocent. Joe sortit dans la rue et se mit à marcher. C'était la fin octobre, et il flottait dans l'air un parfum douceâtre, comme celui d'une fleur qui vient de mourir. Il pensa à une époque où il était heureux. Cela remontait à plus de vingt ans.

Puis Joe repéra un taxi vert. Il aimait bien les taxis de Cincinnati. Les voitures étaient vieilles, les chauffeurs étaient noirs. Cela lui rappelait le passé. Il monta dans la voiture.

« À l'aéroport », dit-il, et il palpa la pince à billets. Il laisserait un bon pourboire au chauffeur.

*

Joe traînait au lit, chez sa mère. Il songeait à se suicider. Chez lui, ce genre de pensée était une sorte de métronome. Toujours présente, au tic-tac incessant. Toute la journée, à quelques minutes d'intervalle, il se répétait : *Il faut que je me tue.*

Mais le matin, et le soir avant de se coucher, ses réflexions prenaient une forme plus élaborée. C'était une perte de temps, il le savait — il allait devoir attendre jusqu'au décès de sa mère —, mais il ne pouvait s'empêcher d'y songer. C'était son histoire préférée. La seule dont il était sûr de connaître la fin.

Depuis quelques semaines, le scénario intégrait toujours un élément liquide. Son dernier projet en date était de s'immerger dans les eaux de l'Hudson, à marée haute, près du pont Verrazano-Narrows. Les courants y étaient violents, et ils l'entraîneraient au large. Il ne voulait pas que son cadavre soit une source de tracas pour qui que ce soit.

Une fois, alors qu'il venait de quitter les Marines, longtemps avant de retourner vivre chez sa mère, il avait failli franchir le pas. Libéré à la base navale de Quantico, il s'était retrouvé dans un motel près de Baltimore. Il

avait passé quelques jours à boire seul et à voir plusieurs fois les trois mêmes films au cinéma. Et puis un soir, au motel, il avait avalé une grande quantité de somnifères et s'était enveloppé la tête de plusieurs sacs en plastique noir, serrés autour de son cou par une bande de toile adhésive. Il s'était senti faiblir, une ombre encerclant les lisières de son esprit, puis il avait entendu une voix dire : *Ce n'est pas grave, tu peux partir, tu n'as jamais été vraiment là.*

Mais aussitôt il déchira les sacs avec ses ongles et procéda lui-même à son lavage d'estomac. Après cela, le scénario de son suicide changea radicalement, pour ne jamais laisser un cadavre derrière lui, pour partir proprement. Un cadavre, c'était une abomination. Quand viendrait le moment de sa disparition, ça ne serait pas autre chose — un effacement total. C'est donc l'océan qui l'emmènerait. L'océan, qui ne verrait pas d'inconvénient à l'engloutir.

Il entendit sa mère au rez-de-chaussée et sortit du lit. Il fit cent pompes et cent redressements assis. Son rituel matinal. Ça, et marcher beaucoup, et comprimer aussi souvent que possible une balle pour muscler les doigts, c'était tout l'exercice qu'il prenait. Il aimait tout particulièrement avoir de la force dans les mains. C'était important dans les bagarres. Si vous brisez les doigts de votre adversaire, cela vous donne aussitôt un avantage. Même les hommes les plus durs à la douleur prenaient peur quand on leur brisait les doigts, et dans un combat à mains nues, comme dans la danse, on se tient souvent les mains.

C'est pourquoi les mains de Joe étaient des armes, tout comme son corps entier était une arme, aussi cruelle qu'une batte de base-ball. Il mesurait 1,88 mètre et pesait 86 kilos — pas un gramme de graisse. À quarante-huit ans, son visage au teint olivâtre restait lisse, ce qui le faisait paraître plus jeune. Sa chevelure d'un noir de jais s'était dégarnie sur les tempes, formant sur son front une pointe semblable à celle d'un couteau. Il ne laissait pas ses cheveux pousser au-delà de la longueur que se permet un Marine en permission.

Joe était mi-irlandais, mi-italien. Il avait un long nez tordu, des narines immenses de bête fauve, et des yeux inquiétants d'un bleu gaélique, enfoncés dans leurs orbites, typiquement italiens sauf pour la couleur. C'était un visage mélancolique, celui d'un égocentrique, au front épais —

une arme de plus —, à la mâchoire trop volumineuse et trop longue, comme la lame d'une pelle. Quand il passait devant des caméras de surveillance, il la rentrait dans son cou. Sa casquette de base-ball, de couleur noire, lui servait constamment à dissimuler le reste de son visage, qui dans son ensemble n'était pas laid, sans être séduisant pour autant. Ce visage était autre chose : un masque, qu'il aurait arraché si cela avait été possible. Joe avait conscience de ne pas être totalement sain d'esprit ; c'est pourquoi il se surveillait de près, jouant à la fois le rôle du geôlier et celui du prisonnier.

Il enfila un pantalon et un T-shirt et descendit à la cuisine pour le petit déjeuner. Sa mère, en peignoir et pantoufles, était assise dans son fauteuil près de la fenêtre. Elle l'attendait. L'assiette de Joe était déjà sur la table. Sa mère avait quatre-vingts ans, elle était toute ratatinée à présent, et ressemblait à une veuve méditerranéenne. À Gênes, où elle était née, elle n'aurait porté que du noir, les veuves de son pays devenant des sortes de bonnes sœurs pendant les dernières et longues années de leur vie.

Ses cheveux d'un gris d'étain étaient noués sur le dessus de sa tête, et elle portait de grosses lunettes qui mangeaient la majeure partie de son visage au teint cireux, un visage rond et triste. Lorsqu'elle lâchait ses cheveux, qu'elle ne coupait plus depuis des années, ils lui tombaient jusqu'à la taille. Un jour, Joe l'avait vue en peignoir dans la salle de bains — la porte était entrouverte. Penchée sur le lavabo, elle se faisait un shampoing, puis, se redressant, elle avait rejeté la tête en arrière, à la façon d'une jeune femme, et sa chevelure, claquant comme un fouet, avait décrit un arc, semblable à une longue corde argentée. Joe avait trouvé cette scène magnifique. Sa mère était belle, autrefois.

Elle se leva lentement pour lui verser son café et faire cuire ses œufs. Derrière ses lunettes, elle regarda son fils avec amour, une lueur fugace dans les yeux, mais elle ne sourit pas. Ce regard, c'était la seule joie que Joe connaissait dans sa vie, et la seule joie qu'il restait à sa mère également. Ils ne se parlaient presque jamais.

Ainsi qu'il le faisait tous les jours vers 14 heures, Joe quitta leur rue de Rego Park pour une promenade, parcourant trente pâtes de maisons vers l'ouest, en suivant à chaque fois un itinéraire sinueux différent de la veille, mais toujours parallèle à Queens Boulevard. En fin de parcours, au croisement de la 163^e Rue, il passait devant l'épicerie « Chez Angel », qu'il utilisait comme service de messagerie. Si McCleary avait besoin de le joindre, il appelait Angel, et celui-ci plaçait dans sa vitrine une pancarte comportant une faute d'orthographe, destinée à être immédiatement repérée par Joe (Sandwich œuf et bacon : 1,50 \$). Angel ne connaissait pas le nom de Joe ni son adresse, ce qui protégeait Angel et protégeait Joe aussi.

Pourtant, Joe estimait qu'il lui faudrait trouver une nouvelle messagerie. Depuis leur première rencontre, il n'avait affaire à Angel qu'une fois par mois, lorsqu'il lui achetait un demi-litre de lait en laissant cinq cents dollars qu'il cachait dans le réfrigérateur.

Parfois, le fils d'Angel — un gamin de quatorze ans prénommé Moïse — était présent lorsqu'il achetait son lait. Moïse, grand, maigre, prêt à entamer la dernière étape de sa croissance, était malin et remarquait tout, et Joe avait l'impression que son père l'avait mis dans la confidence, bien que Joe le lui eût interdit.

Et puis, une semaine plus tôt, juste avant de partir à Cincinnati pour une intervention, Joe était entré chez sa mère, par la porte de derrière donnant sur la ruelle où chaque famille possédait un petit garage séparé de la maison. Joe n'utilisait jamais la porte de devant, et pratiquement personne ne le voyait entrer — la ruelle était presque toujours déserte, et Joe avait le don de se déplacer très vite et de façon pratiquement invisible —, mais alors qu'il déverrouillait la porte, ôtant les petites cales en carton qui lui permettaient de savoir si la porte avait été ouverte ou non pendant son absence, il sentit quelque chose d'inhabituel et regarda derrière lui.

Moïse venait d'apparaître sur le palier de l'escalier de secours, au premier étage de la maison d'en face, de l'autre côté de la ruelle, et son regard était braqué sur Joe. Puis un ami de Moïse le rejoignit sur le palier — ils étaient sortis pour fumer une cigarette —, et Joe se glissa à l'intérieur de la maison. Alors que des milliers de logements séparaient celui de Joe de l'épicerie d'Angel, la malchance avait voulu que Moïse ait un copain qui habitait juste en face de chez Joe.

La pancarte indiquant à Joe qu'il devait appeler McCleary se trouvait en vitrine, mais Joe entra dans la boutique pour parler à Angel. Il rentra dans son cou sa mâchoire en forme de pelle et baissa la visière de sa casquette, pour que les caméras ne puissent pas enregistrer son visage. Il portait une veste Carhartt vert olive, un T-shirt bleu, un jean, et des chaussures de sécurité à coque métallique. Tous ses vêtements étaient vieux et usés. Joe ressemblait à n'importe lequel des milliers de manœuvres et d'ouvriers du bâtiment qui tour à tour détruisaient et reconstruisaient la ville. C'était une bonne couverture.

Angel se trouvait derrière le comptoir de son épicerie, et lorsqu'il vit Joe, il prit peur. Ce n'était pas la fin du mois. Ce n'était pas le moment où Joe le payait pour ses services. Les deux hommes passèrent dans l'arrière-boutique. Angel était petit et gros et il avait une tête de menteur, mais c'était un brave type, et c'était pour cela que Joe l'avait choisi.

« Votre fils vous a dit qu'il m'avait vu ? »

Joe n'aimait pas tourner autour du pot. Plus il parlait, plus les gens commençaient à le connaître, et plus ils en savaient sur son compte et son comportement, plus ils couraient le risque d'en pâtir.

Angel hésita. Joe lui faisait peur. Il voyait ses cinq cents dollars par mois comme une aubaine, mais sans doute trop belle pour être une véritable aubaine. Les yeux de Joe étaient d'un bleu très clair — presque transparent — dans la pénombre de l'arrière-boutique. Les deux hommes se tenaient entre deux murs d'étagères métalliques où s'empilaient les réserves.

« Oui, chef », dit Angel, avouant la vérité. La personnalité de Joe semblait justifier une réplique de type militaire, même si Angel n'avait jamais servi sous les drapeaux.

« Il vous a précisé où il m'a vu ? »

— Non, chef, je lui ai dit : *Je veux pas le savoir*. J'étais sûr que ça vous plairait pas que je l'apprenne. Mon fils, il avait pas l'intention de vous espionner. C'est un bon garçon. »

Joe le dévisagea. Angel ne mentait pas. Joe haussa à peine les épaules, l'air résigné, et il ferma les yeux lentement, doucement, presque comme s'il allait s'endormir debout. C'était un signal, la façon dont Joe disait adieu. Puis il quitta l'arrière-boutique sans un mot, se déplaçant de cette démarche fluide qui lui était propre, et partit voir McCleary. Il n'avait aucune intention de revoir Angel un jour. C'était devenu dangereux.

*

Joe était assis en face de McCleary. Le bureau — déginglé, balafre — de McCleary les séparait. Il louait un local étroit, encombré, au dernier étage d'un vieil immeuble de Manhattan, à l'angle de la 38^e Rue et de la Huitième Avenue. Il partageait un long couloir sinueux avec des professionnels de troisième zone — comptables, agents d'assurances, agents immobiliers de longue date, experts numismates, dentistes assurant les soins gratuits couverts par l'assurance sociale *Medicare*. Son unique fenêtre donnait sur le puits de ventilation du bâtiment, ne laissant voir qu'un coin de ciel au-dessus de l'immeuble voisin. Joe jeta un regard à un étrange amas de nuages. Ils ressemblaient à des radiographies de dents cariées.

McCleary terminait un appel — il était au téléphone à l'arrivée de Joe —, et à l'aide d'un crayon, il jouait avec les mégots torturés de son cendrier. À un intervalle régulier de quelques secondes, il répétait : « Ouais... ouais... ouais. »

Un bon nombre d'importantes agences de sécurité et de cabinets d'avocats prestigieux utilisaient McCleary comme intermédiaire pour s'assurer les services d'intervenants indépendants qui figuraient sur leur liste noire. Cela ne laissait pas de traces gênantes dans leurs livres de comptes ; seuls y apparaissaient les paiements à McCleary, qui était irréprochable. Les interventions nécessitant des tactiques illégales étaient alors déléguées par McCleary à des hommes comme Joe, qui touchaient une commission en liquide. Il y avait un type très spécifique d'opération qui était presque toujours confié à Joe et à personne d'autre.

McCleary, la soixantaine bien tassée, ancien flic, ancien détective privé, avait un nez hideux, couvert de veines éclatées, de buveur de whiskey. C'était un grand gaillard dégingandé qui s'était laissé aller. Son costume gris bon marché pendait sur lui, flasque comme des bajoues. Ses doigts épais, pareils à des saucisses, étaient aplatis au bout, et ses ongles jaunes semblaient flotter sur la dernière phalange, horribles, comme écrasés à coups de marteau. L'oxygène n'atteignait pas l'extrémité des membres de McCleary. Il fumait des cigarettes depuis plus longtemps qu'il ne buvait du

whiskey. Pour se faire du mal, Joe imaginait à quoi devaient ressembler les orteils de McCleary. Il se voyait les introduisant dans sa bouche. Joe haïssait sa propre imagination. Il aurait voulu pouvoir se faire piquer comme un vieux chien.

Bizarrement, comme beaucoup de gros buveurs, McCleary n'avait pas perdu un seul de ses cheveux châtain, qui refusaient de virer au gris, et cela rendait encore plus obscène son visage rougeaud et couperosé. Il n'était plus que la carcasse pourrissante d'un homme autrefois puissant, mais il était encore capable de faire tourner son affaire et de diriger ses exécutants clandestins. Il grogna quelque chose dans son téléphone et regarda Joe, lui faisant comprendre qu'il en aurait bientôt fini.

McCleary aimait bien Joe, mais il n'avait pas beaucoup d'éléments pour confirmer son impression. Joe restait encore plus réservé que tous les flics, tous les privés et tous les escrocs qu'il eût jamais connus. Deux ans plus tôt, c'était un agent du FBI nommé Goulden, un homme aux références impressionnantes, qui lui avait envoyé Joe et un dossier partiel. C'est tout ce qu'il savait de lui, en réalité. Il se demandait s'il aimait bien Joe parce qu'il avait le physique d'un Italien. McCleary avait été marié à une Italienne, et il se passait rarement une minute sans qu'il pense à elle. Le sort avait voulu qu'elle meure avant lui. Ils n'avaient pas eu d'enfants. Il regrettait de ne pas lui avoir fait ce cadeau. Peut-être aurait-elle vécu plus longtemps. Après un dernier grognement, McCleary reposa le téléphone.

« Débarrassez-vous du numéro d'Angel, dit Joe alors que le combiné rejoignait sa base. Je trouverai un nouveau service.

— Très bien, ce sera fait », répliqua McCleary en jetant un coup d'œil à son fichier rotatif Rolodex. Il demeurait attaché aux méthodes traditionnelles, se fiant principalement au papier et au crayon, mais il possédait tout de même un ordinateur, un portable puissant. Il n'aurait pas pu rester dans la course sans cet outil moderne. « C'était comment, Cincinnati ? »

Au lieu de répondre, Joe préféra fermer les yeux. Il savait que l'agence avait dû être payée par le client, et donc que McCleary recevrait bientôt son pourcentage, puis lui-même toucherait le sien. Donc, que dire de plus ? Il n'allait sûrement pas raconter à McCleary sa rencontre avec le flic véreux dans la ruelle. Ce faux pas embarrassait Joe.

McCleary le regardait. Cet enfoiré s'endort une fois de plus, pensa McCleary. Il espérait toujours que Joe finirait par se déboutonner, pour qu'ils puissent un peu parler boutique — cela manquait à McCleary de ne plus être sur le terrain —, mais il ne se faisait pas d'illusions. Pourtant, bon sang ! ce type allait forcément se confier un jour ou l'autre. Cette fois-ci, McCleary était décidé à se montrer plus patient que lui.

« Pourquoi je suis là ? » demanda Joe en ouvrant les yeux, pour faire avancer les choses. Il n'avait pas envie de blesser McCleary, en prolongeant son espoir de nouer une sorte d'amitié.

McCleary soupira, renonçant à ses intentions, puis entra dans le vif du sujet :

« C'est une intervention qu'on m'a demandée directement, donc on partagera l'argent, ce qui est très bien. Je m'offrirai un steak hors de prix chez Peter Luger rien que pour le plaisir. Bon, vous connaissez le sénateur Votto ? Pendant un moment, dans les années 80, quand j'étais dans la police, j'ai été détaché auprès de lui pour assurer sa protection. »

Joe hocha la tête. Durant plusieurs décennies, Votto avait été un personnage influent dans la ville d'Albany, mais en raison d'une corruption colossale et de ses liens avec la mafia, finalement dévoilés alors que la rumeur en faisait état depuis des années, on l'avait démis de ses fonctions et traduit en justice. Libéré sous caution, tandis qu'il attendait que débute son procès, il était mort dans son sommeil, évitant ainsi d'être jugé et condamné. Succombant à une rupture d'anévrisme, il ne s'était pas vu mourir.

McCleary poursuivit :

« Bref, c'est son fils, Albert Votto, qui m'a appelé. Aujourd'hui, c'est *lui* le grand manitou d'Albany. Il s'est fait élire il y a un an, et tout de suite, on a parlé de lui comme prochain gouverneur. En politique, on n'a besoin que d'une seule chose : un nom connu, même si c'est un nom de merde. Seulement, il y a six mois, sa fille âgée de treize ans a disparu. Elle aurait été victime d'un prédateur qui sévit sur le Net, mais vous savez comme moi ce que cela veut dire, et l'épouse d'Albert s'est suicidée un mois plus tard, elle ne supportait pas de vivre en portant ce drame, vraiment trop tragique. Albert ne pourra pas se présenter aux élections avant un certain temps, mais dans quelques années cette histoire lui rapportera des votes de sympathie. Vous avez lu ça dans les journaux ?

— Ouais, fit Joe.

— Eh bien, il croit avoir une piste, pour sa fille. Il m'a dit qu'il ne voulait pas en parler aux flics. Il ne m'a pas appris grand-chose de plus. Il connaît la musique. Il sait que je suis l'intermédiaire insoupçonnable. Il est venu d'Albany en voiture ce matin. Il est descendu au W, au centre-ville, près de Wall Street, près du fric. Il veut vous voir.

— Très bien », dit Joe.

Se levant, il se dirigea vers la porte.

« Essayez de vous montrer aimable, fit McCleary. Un brin de causette ne vous fera pas de mal. J'ai connu son père. C'était un escroc, mais dans son genre, plutôt fréquentable. »

Joe hocha la tête et sortit, se déplaçant sans bruit.

« Revenez la semaine prochaine, et je vous donnerai votre part pour l'intervention de Cincinnati. On pourra peut-être boire un verre ensemble ! » se hâta de lancer derrière son dos McCleary qui se sentait vieux et délaissé, mais la porte s'était refermée et il ne savait pas si Joe l'avait entendu. McCleary s'interrogea sur son propre compte, ne comprenant pas pourquoi il avait suggéré à Joe de prendre un verre avec lui — sinon, peut-être, pour soulager la pression imposée par sa solitude, comme s'il adressait une prière qui ne serait jamais entendue.

*

Joe descendit les huit étages par l'escalier. Il évitait les ascenseurs lorsque c'était possible. Ces caisses métalliques présentaient tous les dangers : c'étaient des cercueils équipés de caméras et qui n'avaient qu'une seule sortie.

Tout en dévalant les marches, son corps se comportant comme une machine agile et presque sans âge, Joe pensait à McCleary, à qui il portait une véritable affection. Il avait entendu ce que McCleary avait crié derrière son dos, et il aurait bien voulu boire une bière avec lui, assister à un match de base-ball en sa compagnie, mais il ne pouvait plus se permettre ce genre de distractions. Pas avant un certain temps, à présent. Ce n'était plus

possible depuis qu'il avait découvert les filles dans le camion et que dans son esprit quelque chose s'était cassé, comme une latte de parquet qui cède sous vos pas. Et de sous cette latte de parquet brisée remontait dans son esprit cette dévorante haine de soi, qui avait toujours été là et qu'il n'était plus capable de réprimer.

Ce que Joe ne saisissait pas, c'était que l'image qu'il avait de son propre moi — cette chose qu'il aurait besoin de détruire lorsque sa mère aurait disparu, cette chose qui pouvait faire du mal aux autres s'ils s'approchaient trop de lui d'une façon ou d'une autre — avait été sculptée, comme un totem, par les corrections que lui avait flanquées son père. Joe n'avait eu qu'une seule solution pour survivre au sadisme de celui-ci : croire qu'il le méritait, que ces violences étaient justifiées, et cette conviction était encore en lui et ne pourrait jamais disparaître. Intrinsèquement, il attendait depuis bientôt cinquante ans de finir le travail que son père avait commencé.

Joseph Senior, Marine lui aussi, avait combattu pendant la guerre de Corée. Il était encore humain lorsqu'il avait endossé l'uniforme, il était devenu inhumain quand il l'avait quitté. Après avoir été rendu à la vie civile — avec les honneurs militaires —, il avait trouvé un emploi de mécanicien à l'aéroport La Guardia, mais il avait le sentiment de mériter beaucoup mieux que ça. Alors, il se mit à haïr son travail, haïr sa vie, haïr ses cauchemars récurrents où il se trouvait au cœur d'une bataille sans couverture et sans munitions, et à haïr sa ravissante épouse italienne parce qu'elle l'aimait et qu'il n'était plus capable d'éprouver ce sentiment. Ils s'étaient mariés avant la guerre, avant qu'il n'ait été transformé, avant qu'il n'ait été détruit.

C'est pourquoi il buvait comme un trou, avec cette incroyable capacité à tenir l'alcool qu'ont les Irlandais, mais, quelles que soient les quantités absorbées, il ne trouvait jamais la sérénité. Joe naquit après que sa mère eut fait trois fausses couches, probablement provoquées par les violences de son père.

Pour passer ses colères, Joseph Senior avait confectionné avec une moitié de manche à balai un instrument destiné à frapper Joe, surtout sur le corps. Ce principe, il l'avait respecté après qu'un curé, à l'école de Joe qui avait alors huit ans, ayant remarqué l'œil tuméfié du gamin et sa lèvre éclatée, eut conseillé à Joseph Senior de ménager l'enfant, ajoutant que le châtiment corporel devrait toujours épargner le visage. Alors, il scia un

manche à balai en deux et l'entoura de ruban isolant noir. Joe conservait de cette matraque sommaire des entailles sur ses tibias, des gouttières qu'il aimait tâter quand il enfilait ses chaussettes.

Malgré tous ses efforts, la mère de Joe ne pouvait pas empêcher son mari de frapper leur fils, tout comme Joe, trop petit, trop faible, était désarmé lorsque son père la frappait.

Un jour, quand Joe avait treize ans, son père, trop ivre pour retrouver son manche à balai, s'était rué sur son fils armé d'un marteau. Tandis qu'il tentait de s'échapper, Joe tomba, se mit à ramper, et perdit connaissance, sa terreur provoquant son évanouissement. Il rouvrit les yeux quelques minutes plus tard, le pantalon trempé d'urine, et son père se moquait de lui, le sourire aux lèvres, les commissures blanchies par sa salive pareille à l'acide d'une batterie.

Un mois plus tard, Joseph Senior décédait, étouffé par son propre sang, la rupture de ses ulcères à l'œsophage ayant déclenché une hémorragie — une mort banale pour un alcoolique —, mais cela ne parut pas changer grand-chose pour Joe et sa mère. Même après son enterrement, ils semblaient constamment attendre son retour.

*

Le sénateur Votto était grand et imposant, plus grand que Joe, mais plutôt mou et enrobé. Il portait un coûteux costume gris et une cravate rouge qui ressemblait à une traînée de sang au milieu de son torse. Il avait une chevelure abondante, à l'image de tous les hommes politiques, et un visage affable, joufflu, typiquement américain. On aurait dit que son côté italien, son côté Votto, avait été affadi. En raison de sa stature, il se permettait de se montrer volubile et impertinent, ce qui faisait de lui un bon candidat, un bon politicien, mais comme dans le cas de la plupart des fils d'hommes de pouvoir, si on regardait son visage de près, on y découvrait une forme de faiblesse et une cruauté mesquine. L'ombre qui suivait ses pas n'était pas de la même nature que celle qui suivait Joe.

« McCleary m'a dit que vous étiez un ancien du FBI et un ancien Marine.

— C'est exact », fit Joe.

Ils se trouvaient dans le salon de la suite louée par Votto. Le sénateur était assis sur le canapé, Joe sur une chaise en bois qu'il avait prise derrière le bureau. Une élégante table basse séparait les deux hommes. Le W était un hôtel moderne et inconfortable où flottait une odeur de station thermale, de bougies parfumées — l'odeur déliquescente des nouveaux riches, des nouveaux privilégiés. Le hall n'offrant aucun accès aux escaliers, Joe avait été contraint de prendre l'ascenseur, et il était donc un peu à cran.

« Vous êtes allé en Irak ou en Afghanistan ? »

Votto jouait son rôle de sénateur, un homme avisé qui pose à ses subordonnés des questions intelligentes et pertinentes.

« En Arabie Saoudite, au Koweït, et en Irak. La première guerre. Celle de 91. »

Votto fut momentanément désarçonné. Il avait mal évalué l'âge de Joe. Ce visage sans rides... Puis il lui demanda :

« Au cours de celle-là, personne n'est mort, c'est ça ? »

Joe ferma les yeux. Votto ne savait rien. Comme la plupart des gens, d'ailleurs. Joe avait participé à la première offensive terrestre à Khafji, en Arabie Saoudite. Il y avait perdu onze camarades, et l'armée avait inscrit à son actif l'élimination de dix-huit soldats ennemis, dix-huit cadavres d'êtres humains. Joe rouvrit les yeux.

« Ouais, fit-il. Personne n'est mort »

Votto, malgré ses épouvantables problèmes personnels, eut un sourire réflexe, pavlovien. Ce n'était pas un grand penseur. Il trouvait rassurant de savoir que l'Amérique menait parfois de bonnes guerres.

« Et qu'est-ce que vous avez fait, au FBI ? »

Joe savait que ses clients éprouvaient le besoin de lui poser des questions ; le sonder de cette façon leur donnait une impression de pouvoir, si illusoire fût-elle, car en réalité, bien sûr, ils n'avaient aucune prise sur lui. Personne n'avait prise sur lui. C'était impensable, lorsqu'on était contraint de s'adresser à un homme tel que Joe pour résoudre un problème. Mais Joe avait des réponses toutes prêtes. Pour son travail, que ce soit avec les gens qui le payaient ou ceux par lesquels il était obligé de passer, il était capable de tenir une conversation. Celle-ci n'avait rien de personnel. Il y avait un objectif à atteindre. Lui-même n'était qu'un instrument. Il avait une utilité.

Il pouvait se permettre de laisser son masque s'exprimer presque librement, en jouant la comédie d'une sorte de normalité.

« Pendant douze ans, j'ai travaillé comme agent clandestin, pour le compte d'un détachement spécial luttant contre l'exploitation sexuelle. Les victimes étaient pour la plupart des femmes et des enfants amenés d'autres pays et contraints à la prostitution. Il y avait aussi des enfants, vivant aux États-Unis, qu'on avait appâtés sur le Net, enlevés, et forcés à se prostituer. Une poignée de garçons, une majorité de filles. Tous esclaves sexuels. C'était ça, mon domaine. Depuis quelques années, je travaille pour McCleary, qui me confie des missions plus ou moins comparables. »

Votto hocha la tête, mais ne dit rien. La sueur perlait sur sa lèvre supérieure et à la racine de ses cheveux. Pourtant, il faisait frais dans la chambre. Il regarda Joe. Il ne savait que penser de ce personnage. Sa présence le perturbait, comme si Joe était capable de lire en lui à livre ouvert. Son téléphone, sur la table basse, se mit à vibrer. Déstabilisé, Votto regarda l'appareil. Il ne prit pas l'appel. Le vibreur se tut. Joe avait envie de faire avancer les choses. Il reprit la parole.

« McCleary m'a dit que votre fille avait disparu après avoir fait la connaissance d'un homme sur la Toile. »

Le portable de Votto vibra de nouveau. Cette fois, il prit l'appareil. Lut un message. Reposa le téléphone sur la table.

« Excusez-moi, fit-il. *Albany*. »

Il avait prononcé le nom de la capitale de l'État comme si c'était celui d'un poison.

« Je vous en prie », fit Joe. Votto était préoccupé, il regardait son portable muet. Joe reformula son approche : « Donc, votre fille a disparu après avoir fait la connaissance d'un homme sur le Net ? »

Votto releva la tête puis se déroba. Il ne voulait pas regarder Joe dans les yeux. Il se leva, se dirigea vers le petit réfrigérateur dissimulé dans un placard, et en sortit une bouteille d'eau gazeuse et une mignonnette de Jack Daniel's.

Tournant le dos à Joe, il versa de l'eau gazeuse dans un verre puis y vida l'échantillon de whiskey. Il ne proposa pas à Joe de lui préparer un verre. Il avala une gorgée du sien, en restant le dos tourné, puis il répondit :

« Ouais, c'était un type qu'elle a connu sur Face-book. Une trentaine d'années, un physique de mannequin. Et ma fille était déjà pubère malgré

son jeune âge. Il paraît que c'est à cause des hormones présentes dans la nourriture. Elle avait treize ans et courait déjà après les garçons, mais l'homme de trente ans, lui, il n'existait pas. La photo était celle de quelqu'un d'autre. Personne ne sait qui elle a rencontré. Les flics n'ont abouti à rien. Elle a disparu. Ma femme ne l'a pas supporté. »

Joe laissa passer un silence avant de demander :

« Entre vous et votre fille, ça se passait comment, à la maison, avant qu'elle disparaisse ? »

Votto but une nouvelle gorgée, puis il se retourna vers Joe. D'une voix calme, il expliqua :

« Elle parlait à peine à sa mère, et elle me détestait. C'était une phase, je suppose. »

Votto, gêné, les yeux baissés, revint jusqu'au canapé pour s'y rasseoir. Puis il leva les yeux vers Joe, comme on regarde un prêtre — *Me pardonnerez-vous, mon père ?*

Joe modela son propre visage ainsi que son corps — il ferma les paupières, pencha la tête sur le côté, haussa les épaules ; tout cela avait pour but d'exprimer la compassion et une profonde résignation. Il était conscient d'adopter une posture et une expression que sa mère prenait souvent. Une évidence s'imposa à lui : de plus en plus, il empruntait les gestes d'une vieille femme qui glissait doucement vers la démence sénile, une vieille femme presque sourde, qui communiquait avec lui comme s'ils jouaient tous les deux un rôle dans un film muet.

Puis il rouvrit les yeux, se reprit, et revint aussitôt à l'essentiel :

« McCleary m'a dit que vous aviez du nouveau, mais que vous ne vouliez pas en informer la police. Votre fille a pris contact avec vous ?

— Non, dit Votto. Ce matin, j'ai reçu une sorte de message anonyme. Je me suis renseigné auprès de la compagnie téléphonique. Il vient d'un de ces portables sans abonnement qu'on peut se procurer. Il est impossible d'en retrouver l'acheteur. Ni même de savoir où il a été vendu. »

Votto reprit son téléphone, le manipula et le tendit à Joe, qui lut le message :

Votre fille est à new york dans un bordel au 244 de la 48^e rue est. Je ne supporterais plus de me regarder dans une glace si je ne vous le disais pas.

Elle veut rentrer à la maison. Je ne crois pas qu'elle soit au courant pour votre femme j'en suis désolé. Je ne peux pas aller à la police pour des raisons évidentes. C'est pour ça que je vous informe. On la drogue en permanence mais elle a l'air en bonne santé je suis profondément navré pour elle.

« Ça vous paraît authentique, non ? » dit Votto, soudain agité. Les circonstances de leur entretien et la petite dose d'alcool qu'il avait avalée commençaient à produire leur effet sur lui. « Ça ne peut pas être une mauvaise blague, dites ? Il l'a vraiment vue. »

Il avala le fond de son verre. Son visage s'empourprait déjà.

Joe relut le message plusieurs fois. Il avait quelque chose de bizarre, mais en même temps il était crédible. On avait l'impression que son auteur redescendait sur terre après avoir pris de la drogue — en proie aux remords et à la paranoïa. Les hommes qui exigeaient des prostituées mineures étaient souvent des consommateurs de cocaïne ou de crystal meth, mais ce n'étaient pas tous de véritables crypto-sociopathes. Certains d'entre eux étaient capables d'éprouver des regrets.

Joe reposa le téléphone sur la table basse. Le message avait été envoyé le matin même à 8 h 23. Le type avait acheté le portable à 8 heures, dès l'ouverture du magasin. Attendu quelques minutes. Rassemblé son courage. Envoyé le message. Jeté l'appareil. Joe procédait de la même façon lorsqu'il avait besoin d'un téléphone.

« Ça mérite une vérification, dit Joe. Souvent, pour se procurer des filles jeunes, les réseaux de prostitution créent un profil bidon sur un site tel que Facebook. Les photos du bellâtre, c'est le leurre, l'appât. Et c'est ce qui a pu se passer dans le cas de votre fille. »

Joe n'ajouta pas que ces réseaux visaient aussi les enfants qui se révélaient de leur propre gré, la plupart du temps lors d'un échange de messages, pour confier qu'ils étaient très malheureux.

« Vous croyez que le type qui m'a envoyé ce texto a baisé ma fille ? »

Soudain, le cou de Votto avait viré au rouge brique.

Joe ne répondit pas à cette question-là.

« Pourquoi avez-vous fait appel à McCleary plutôt qu'à la police ? »

— La police, je l'emmerde. » Votto se leva, se mit à arpenter la pièce. Sa veine jugulaire saillait, pareille à un ver. « Les flics, ils n'ont rien fait du tout ! »

Il retourna au minibar, en sortit une mignonnette de vodka et la but d'un trait, puis il s'étrangla et toussa, plié en deux. Ce n'était pas un gros buveur, mais il cherchait à s'en donner l'allure. Joe se contenta de l'observer.

Votto se reprit et ajouta d'une voix rauque :

« Je ne veux pas avoir affaire à la police, me compliquer la vie avec des mandats de perquisition. Je n'ai pas envie de perdre du temps. Ce que je veux, c'est simple : vous allez là-bas, et vous me la ramenez. Ensuite, je veux qu'elle me dise qui elle a vu et m'occuper moi-même de ce salaud. C'est forcément quelqu'un que je connais. C'est un type que je connais qui a baisé ma fille ! »

Joe avait l'impression d'assister à un numéro d'acteur, et Votto, tâchant de montrer qu'il était un homme, un homme en colère, balaya d'un revers de main la lampe high-tech posée sur le bureau. Elle ricocha sur le plateau, mais retenue par son cordon électrique elle resta piteusement pendue dans le vide, sans même se briser. L'effet était raté. Alors, Votto se laissa retomber sur le canapé, baissa la tête, et se mit à pleurer.

Joe ferma les yeux. Votto voulait se faire justice lui-même, mais ce n'était pas pour le bien de sa fille. Il voulait trouver l'homme, un ami peut-être, qui connaissait son numéro de portable. Il voulait trouver l'homme, un ami peut-être, qui avait violé sa fille.

Par la suite, Joe allait se rendre compte, tragiquement, que c'est à cet instant précis qu'il aurait dû planter là le sénateur Votto. Mais il resta. Il pensait que ce n'était pas la faute de la gamine si son père était un faible et un imbécile. Il lui demanda :

« Vous avez une photo d'elle ? »

Votto leva vers Joe son visage porcine mouillé de larmes. Il avait une tête de petit garçon obèse. De son portefeuille, il sortit une photo d'école, de sa fille en classe de quatrième, et la tendit à Joe.

« Elle s'appelle Lisa. Je vous l'avais dit ? »

Il était presque 17 h 30. Joe, se servant d'une carte de crédit correspondant à l'une de ses identités (il en possédait trois), loua une voiture de la société *Enterprise*, qui avait une agence dans un garage de la 11^e Rue, près de University Place. Avant de monter dans le véhicule, il passa une paire de gants chirurgicaux — il en avait toujours un petit paquet sur lui, comme un infirmier, mais pour d'autres raisons.

Il se rendit en voiture dans une quincaillerie de la 29^e Rue. Ce genre de magasin devenait rare à Manhattan. Il ôta ses gants pour ne pas se faire remarquer, et en ne touchant que leurs emballages en plastique, il acheta un rouleau de toile adhésive, un cutter, et un nouveau marteau.

De retour à la voiture, il remit ses gants, s'installa derrière le volant, et referma les doigts autour du manche du marteau. La prise était parfaite. Le marteau était l'arme préférée de Joe. Il était le fils de son père, après tout.

De plus, un marteau laissait très peu d'indices, il était très efficace à courte distance, et il semblait faire peur à *tout le monde*. Le marteau occupait dans l'esprit humain une case qu'on pourrait nommer *terreur universelle*. Son apparition inattendue dans le poing de Joe ne manquait pas de pétrifier momentanément ses adversaires, et dans la plupart des cas, ces quelques secondes de paralysie, c'était tout ce dont il avait besoin. Pour la même raison, Joe aimait aussi la hache d'incendie de modèle standard, mais on ne peut pas dissimuler une hache. Il glissa le marteau dans la vaste poche de poitrine de sa veste et se rendit dans la 48^e Rue.

L'adresse qu'il cherchait était celle d'un immeuble de grès rose bâti sur trois niveaux, dans une rue de bâtiments semblables. En grande partie, le pâté de maisons était d'aspect ancien, mais flanqué à chaque extrémité d'une tour d'appartements modernes, l'une à l'angle de la Troisième Avenue, l'autre au coin de la Seconde. Joe fit trois fois le tour du bloc et finit par se garer en double file, en allumant ses warnings. S'il voyait un flic s'engager dans la rue depuis la Troisième Avenue, il continuerait à tourner. Avec un peu de chance, ce qui allait arriver tôt ou tard, même si cela prenait plusieurs heures, il finirait bien par trouver une place de stationnement. C'était le début de la soirée, la nuit était tombée, et Joe espérait passer à l'action après minuit. Il avait emporté deux grandes bouteilles d'eau, et il en vida une pour qu'elle lui serve d'urinoir.

Toutes les fenêtres de l'immeuble étaient occultées par des stores métalliques, afin de préserver l'intimité des occupants. C'était une maison de passe haut de gamme située dans un quartier où les établissements de ce genre étaient nombreux — elle ne se trouvait pas loin des Nations unies et des sièges centraux des entreprises les plus prospères. Un agent immobilier lié au milieu l'avait sans doute louée à la mafia russe ou italienne, les deux plus grands pourvoyeurs de prostitution de luxe, qui incluait parfois les services tarifés de filles mineures, pour lesquelles la demande excédait largement l'offre. Il y avait 700 000 millionnaires de sexe masculin à New York, 250 000 à Chicago et autant à Los Angeles. Si 0,5 % de ces hommes — *un demi-point de pourcentage* — présentaient une déviance sexuelle et sociale les poussant à désirer des filles mineures, ce qui constitue une estimation modeste, il y avait là de quoi motiver les acteurs du marché à leur procurer ce qu'ils convoitaient. Une heure en compagnie d'une jolie fille blanche de douze, treize ou quatorze ans coûtait entre cinq mille et dix mille dollars, et plus le prix était élevé, plus les clients étaient demandeurs, ce qui est un principe fondamental en économie. C'était un commerce extrêmement risqué, mais très lucratif

En général, dans les bordels de luxe les plus fastueux qui proposaient des mineures, il n'y en avait qu'une ou deux parmi elles qui avaient été proprement stockholmées¹ et réduites en esclavage. Ce n'était pas un processus facile que de rendre ces filles opérationnelles, et une maison de passe qui les proposait à la clientèle — les mélangeant avec des professionnelles majeures — était communément appelée « une aire de jeux ». Pour éviter qu'elles se fassent repérer et embarquer par la police, les gamines étaient déplacées d'une ville à l'autre, travaillant dans un réseau d'aires de jeux et ne restant dans chacune d'elles qu'une ou deux semaines. Dans la plupart des cas, ces mêmes ne duraient que deux ans environ, avant qu'on ne les tue ou qu'on ne s'en débarrasse. Mais pendant ces vingt-quatre mois, si on les exploitait bien, elles pouvaient rapporter des centaines de milliers de dollars.

Joe était devenu très efficace pour exfiltrer certaines de ces filles, une fois qu'il avait retrouvé leurs traces, en ayant recours à des méthodes que la police ne pouvait pas se permettre d'utiliser. Normalement, Joe avait le temps de mettre au point son approche et sa tactique, mais cette affaire Votto, à régler dans l'instant, le contraignait à piloter aux instruments bien plus qu'il n'aimait le faire. Malgré tout, fondamentalement, Joe était un

Marine, et il avait été bien formé, selon la devise de ce corps, à *s'adapter, improviser, et triompher*.

Après plusieurs heures passées à faire le tour du pâté de maisons, se garant de temps à autre en double file, il trouva une place à quinze mètres du bordel, avec une excellente visibilité. Jusqu'à maintenant, il ne s'était rien produit qui aurait pu lui permettre d'agir — il avait vu des grosses voitures noires, berlines et 4x4, déposer des hommes ou venir en chercher, et une fille mince d'une vingtaine d'années, en pantalon de survêtement et veste de ski, sortir de l'immeuble, son travail terminé pour ce soir, mais il ne l'avait pas suivie. Il attendait un événement un peu plus substantiel pour se décider, et il était encore trop tôt. Il avait besoin que les passants se raréfient dans la rue. Il resta donc assis dans sa voiture, glissant vers une sorte d'état de fugue — vigilant et calme à la fois.

Goulden avait raison, pensa Joe. Pour lui, le travail avait du bon, cela le détendait. C'était cinq ans plus tôt qu'il avait pour la première fois perdu sa santé mentale. En découvrant les trente jeunes Chinoises mortes — intoxiquées par le monoxyde de carbone — à l'arrière d'un camion frigorifique de transport de viande. S'il était arrivé quinze minutes plus tôt, seulement quinze, elles auraient survécu. Ce qu'il avait vu, c'était un massacre, un entassement de jeunes femmes sans vie, figées dans leur terreur, blotties comme elles l'étaient à l'arrière du véhicule pour tenter d'échapper aux gaz d'échappement répandus par le tuyau inséré à l'avant. Leurs ravisseurs, sachant que le FBI se rapprochait d'eux, s'étaient assurés qu'il n'y aurait pas de survivantes, pas de témoins capables de *parler*, même en chinois.

C'est à cet instant que les rouages de son cerveau commencèrent à tourner à vide — son seuil de déclenchement des traumatismes, un seuil très élevé, avait finalement été atteint —, et Joe abandonna son poste. Pour se cacher, il suivit son schéma habituel, se terrant dans un motel à la périphérie de Milwaukee, dans un état de paranoïa aiguë, jusqu'à ce qu'il élabore un plan, une solution, une façon de vivre, consistant à se faire tout petit et le plus discret possible, et à ne laisser aucun sillage. Donc, il fallait qu'il soit pur. Il fallait qu'il se comporte comme un saint. Il fallait qu'il soit maître de lui-même.

Joe en était venu à croire que c'était lui l'élément récurrent — l'élément décisif — de toutes les tragédies vécues par les gens qu'il rencontrait ; par

conséquent, s'il parvenait à minimiser son impact et sa responsabilité, alors se créerait peut-être la possibilité, la chance infime, que les autres cessent de souffrir. C'était une illusion négative touchant au grandiose — une forme de narcissisme inversé pour devenir haine de soi, une sorte de désordre psychique auto-immune — mais il existait un indéniable élément de vérité dans la paranoïa de Joe : où qu'il aille, la douleur et le châtiment ne tardaient pas à suivre.

Pour atteindre son but, garder sa pureté et rester maître de lui-même, il ne pouvait se laisser approcher par personne. Il devait fuir tous ses amis et renoncer aux femmes. Les femmes s'étaient toujours brisées contre lui, de toute façon, comme des oiseaux en plein vol heurtant une fenêtre illusoire. Elles pensaient pouvoir être proches de lui, mais cela n'avait jamais été possible. Pourtant, il avait essayé pendant des années, espérant naïvement à chaque fois qu'il pourrait être capable d'aimer. Et puis, après avoir découvert les petites Chinoises dans le camion, il avait clairement compris que tout devait cesser. Plus de femmes, plus de relations sexuelles, plus de compagnie d'aucune sorte. Il parlerait le moins possible au monde extérieur, et c'est pourquoi il se rendit chez sa mère, la seule personne à laquelle — c'était une certitude — il ne ferait aucun mal. Il revint s'installer dans la maison où il avait grandi, dans le Queens. La présence de son père hantait encore chacune des pièces. Joe perdit encore un peu plus la tête.

Le FBI se débarrassa de lui pour abandon de poste, et pendant trois ans Joe et sa mère vécurent dans le silence et l'isolement. Elle ne lui demanda pas pourquoi il était revenu à la maison à plus de quarante ans, ni ce qui s'était passé ; elle savait que c'était sûrement un événement tragique, mais en fait, elle était tout simplement heureuse d'avoir de nouveau son Joseph à la maison.

Et puis, il y avait deux ans de cela, Goulden était venu le trouver et l'avait envoyé à McCleary, en espérant que cela aiderait Joe à se rétablir mentalement. Goulden avait toujours eu un grade supérieur à celui de Joe — d'abord dans les Marines, puis au FBI —, si bien que Joe fit ce que lui disait son ami. Il retourna travailler. Il découvrit qu'il était encore capable de fonctionner extrêmement bien en tant qu'arme, et il n'avait jamais cessé de vivre comme s'il était encore un agent clandestin. C'était devenu pour lui un état permanent.

Son retour s'était donc effectué en douceur, et il ne remettait plus les choses en question si elles avaient un rapport avec le travail à faire. Il le concevait à présent comme un marché équitable. Tous se partageaient les responsabilités — de part et d'autre de l'axe de la morale — et il servait à quelque chose. Un marteau ne demande pas pourquoi il frappe.

*

Peu après 1 heure du matin, Joe obtint ce dont il avait besoin — il vit sortir de l'immeuble le garçon d'étage, qu'on envoyait faire une course. Joe réagit immédiatement. Le type, vêtu d'un jean et d'un épais sweat-shirt à capuche, se trouvait sur le trottoir sud de la rue, au milieu du pâté de maisons, et se dirigeait vers la Deuxième Avenue. Joe n'eut pas l'impression qu'il assurait également la sécurité. En général, les hommes qui en étaient chargés portaient des blazers sombres et même des cravates, pour donner aux clients huppés un sentiment de confort, et les inciter à rester à leur place, en leur montrant la présence d'une forme d'autorité.

Joe fonça sur le trottoir nord, avant de traverser la rue cinq mètres devant sa cible. Il regarda autour de lui. Pas de témoins dans les parages. C'était une froide nuit d'octobre. Les gens ne s'attardaient pas dehors. Joe jaillit d'entre deux voitures, juste devant le garçon d'étage, qui n'était pas à proprement parler un garçon, mais un homme de trente-deux ans, de race blanche, un donneur de black-jack raté d'Atlantic City, prénommé Paul, qui avait très peu de talent pour quoi que ce soit. Il sursauta en voyant tout à coup surgir Joe, qui lança vers lui une main droite infaillible. Joe lui saisit la gorge comme un homme pourrait saisir le poignet d'une femme. Il bloqua chez lui la circulation sanguine destinée au cerveau, et Paul n'eut même pas le temps d'avoir peur. Il était déjà à moitié mort. Tout ce que faisait Joe visait à établir une domination immédiate et totale.

Il lui chuchota ensuite d'une voix bienveillante : « Tout va bien se passer, je ne vais pas te faire souffrir longtemps, c'est promis. » Sur ces paroles, il relâcha la gorge de Paul et lui assena un coup de poing très sec, méchant, dans le diaphragme, qui le plia en deux, et Joe l'entoura de son bras. Si quelqu'un regardait par la fenêtre, il verrait Joe soutenir un ami mal

en point, au souffle court, qui avait trop bu. Il le verrait aider le pauvre ivrogne à traverser la rue et à le faire monter à l'arrière de sa voiture.

Ensuite, Joe poussa Paul vers l'autre bout de la banquette et referma la portière derrière lui. La fenêtre avant du côté du conducteur était déjà entrouverte, pour éviter que leurs respirations couvrent les vitres de buée. Joe s'affaira avec la toile adhésive et le cutter. Il attacha les poignets de Paul derrière son dos et lui lia les chevilles. Le regard de Paul devenait moins flou et sa respiration un peu moins bruyante. Joe le fit asseoir bien droit et lui massa les épaules. Il souhaitait que Paul reprenne conscience le plus tôt possible.

« Combien d'hommes assurent la sécurité, à l'intérieur ? » demanda Joe.

Paul était trop terrifié pour répondre. Joe leva la main comme pour le frapper.

« Deux, chuchota Paul.

— Où sont-ils ? »

Paul sembla perplexe. Joe précisa sa question :

« À quel endroit se tiennent-ils, dans l'immeuble ?

— Vous me promettez de ne pas me tuer ?

— Oui. »

Paul hésita de nouveau. Pas par ruse, seulement par peur. Joe leva la main de nouveau. Paul se hâta de répondre, le souffle court :

« Il y a un type au rez-de-chaussée, dans la cuisine, avec la vidéosurveillance, et un autre au premier. Lui, il est assis dans le couloir. »

Joe se dit qu'il devait y avoir une foule de caméras pour des raisons de sécurité, ainsi que des caméras dans les chambres de passe. Le chantage représentait une seconde source de revenus non négligeables. Il sortit de sa poche la photo de Lisa. Allumant le plafonnier, il brandit le cliché devant les yeux de Paul.

« Ils ont une aire de jeux, là-haut ? Cette fille, elle en fait partie ? »

Une terreur nouvelle passa sur le visage de Paul. Il regarda à droite et à gauche. Il ne pensait qu'à se sortir de là. Joe éteignit le plafonnier et broya la trachée de Paul, puis relâcha sa prise.

« La fille de la photo, elle est là-haut ? »

Paul hocha la tête. Il avait peur et il avait honte. Il n'avait rien d'un dur. Joe prit la clé de l'immeuble dans la poche du sweat-shirt de Paul, qui lui

indiqua sommairement la configuration de l'établissement et son mode de fonctionnement : la patronne, qui prenait les rendez-vous, ne travaillait pas sur place ; il n'y avait pas de ligne téléphonique fixe, seulement des portables ; le salon d'accueil était au rez-de-chaussée ; il y avait six chambres de passe au premier et autant au second ; l'aire de jeux était située au second — c'était la dernière chambre au bout du couloir, celle de Lisa, et dans la chambre voisine se trouvait sa « grande sœur ».

La « grande sœur » est en général une prostituée d'une trentaine d'années qui, s'efforçant de durer alors que se profile la fin de sa carrière, se rend utile en se liant d'amitié avec les gamines et en les chaperonnant — elle les forme, fait leurs courses, et les fournit régulièrement en Vicodin, Percocet, Xanax et Oxycontin, des médicaments qui contribuent tous à les rendre manipulables et dociles. Paul, qui ne pouvait se passer d'antalgiques, achetait ses propres comprimés au chaperon de Lisa. Pour la « grande sœur », c'était un moyen supplémentaire d'empocher un bénéfice avant qu'on ne la renvoie dans la rue lorsqu'elle n'aurait plus de valeur marchande ; mais au moins, contrairement aux petites, il ne serait pas nécessaire de la tuer quand elle aurait fait son temps.

Joe, ayant récolté tous les renseignements dont il avait besoin, referma de nouveau la main autour de la gorge de Paul et de la carotide qui envoyait le sang au cerveau. Les yeux de Paul s'écrouillèrent de terreur devant cette trahison, et Joe compta jusqu'à dix. Ces dix secondes lui semblèrent étranges, caoutchouteuses. En fixant le visage de Paul, il eut une sorte d'hallucination. Il vit Paul entrer dans un bar, surprendre son reflet dans la vitre de la porte et se passer vivement la main dans les cheveux, car il n'avait jamais aimé son physique ; et, saisissant ce que Paul, sans être lui-même capable de l'exprimer, ressentait en ce bref instant, il comprit que dans la vie de cet homme rien ne lui avait paru satisfaisant.

Puis Paul perdit connaissance. Il était inconscient — et non mort —, et Joe l'étendit doucement sur la banquette arrière, prit son pouls puis écouta sa respiration. Il lissa ses cheveux, comme Paul l'avait fait dans la vision que Joe venait d'avoir, et, tel un dieu, il regarda Paul avec tendresse. Il imagina le petit appartement de Paul, quelque part en ville, son lit étriqué et défait, son antre où il s'inquiétait de son sort, où il se terrait comme un animal. Joe savait que chaque être humain était la vedette de son propre chef-d'œuvre cinématographique, un film dont il était à la fois l'acteur principal et le metteur en scène ; un film dans lequel il jouait toujours le

héros craintif et solitaire qui se lève chaque matin en espérant découvrir enfin la vie qu'il est destiné à mener, bien que cela n'arrive jamais.

Avec la toile adhésive, il fixa ensuite au siège la tête et le cou de Paul, puis il lui couvrit la bouche, découpant une fente étroite pour qu'il respire. Pliant les genoux de Paul, il lui immobilisa les jambes, ligotant ses chevilles contre l'arrière de ses cuisses — comme s'il entravait une tête de bétail. Il voulait éviter qu'en se réveillant Paul fasse du vilain en donnant des coups de pied contre les vitres. Cela fait, Joe sortit de la voiture. Le moment était venu d'aller chercher la petite.

*

Il franchit la porte de la maison de passe alors que le garde en poste dans la cuisine sortait dans le hall, ayant vu Joe sur l'écran de surveillance. Il ne dégaina pas son arme tout de suite, ce qui était une erreur. C'était un colosse de 1,95 mètre, avec une carrure pour jouer en défense au football américain. Il se tenait à environ six mètres de Joe.

« Vous êtes qui, vous, merde ? », demanda-t-il.

Sa tête charnue était rasée. Elle luisait, répugnante.

Joe fonça sur lui, marteau levé. Le garde, affolé par le marteau, effrayé par Joe, chercha maladroitement son arme mais Joe était déjà sur lui. Le marteau le frappa à la joue, au cou, et au milieu du dos, où il le sentit s'enfoncer profondément dans ses poumons alors qu'il s'effondrait. Joe lui donna ensuite des coups de pied dans la tempe, dans sa tête toute rose et marquée de coupures de rasoir. Joe était doué pour détruire les gens sans les tuer. Il se trouvait dans l'immeuble depuis moins de dix secondes.

L'escalier était sur sa droite. Il le gravit, deux marches à la fois, et le second garde, un Noir trapu et puissamment bâti, apparut au sommet des marches, intrigué par les bruits en provenance du rez-de-chaussée. Joe se rua vers lui, le marteau en main, le forçant à reculer, et le frappa à la clavicule, qu'il brisa net. En trébuchant, le garde battit en retraite dans le couloir, et Joe, maniant son marteau comme une batte de base-ball, le planta

dans le sternum du Noir, qui s'écroula. Joe lui donna un coup de pied dans la tête et l'homme perdit connaissance.

C'est alors qu'un client, en pantalon mais sans chemise, sortit de la chambre la plus proche du garde évanoui, et Joe le frappa à l'épaule d'un coup de marteau pour le neutraliser. Quand l'homme fut à terre, il lui expédia un violent coup de pied à l'estomac pour qu'il reste tranquille un moment.

Personne d'autre ne sortant des chambres du premier étage, Joe prit l'escalier pour monter au second. Il ne craignait pas que les clients ou les prostituées passent des appels avec leur portable. À tout moment, même quand il ne travaillait pas, Joe gardait un brouilleur dans sa poche. Ces appareils étaient abordables, ne coûtant que cent cinquante dollars, et bloquaient la réception des ondes téléphoniques dans un rayon de vingt mètres. Il avait commencé à s'en servir lorsqu'il était revenu vivre chez sa mère. Il aimait bien, parfois, prendre le bus sur Queens Boulevard et regarder le paysage, mais il ne supportait pas d'entendre tous ces gens qui parlaient au téléphone.

Joe alla tout droit à l'aire de jeux et ouvrit la porte. L'éclairage du couloir lui permit de voir un dos d'homme, pareil à un gros homoncule blanc. Il était grotesque — voûté et animé d'un mouvement de va-et-vient. Joe distingua les chevilles de la fille de part et d'autre des grosses cuisses blanches du type, mais c'est tout ce qu'il pouvait voir d'elle.

L'homme se retourna, regarda Joe, les yeux remplis de rage — comment pouvait-on oser le déranger, il payait cher pour ce privilège —, et Joe le frappa au visage avec son marteau, le propulsant, écartelé, loin de la fille. Joe prit alors le client par le bras, le jeta à terre, et lui fit exploser les testicules d'un coup de son brodequin à coque d'acier. Ensuite, du même pied, il le frappa à la tête pour faire cesser ses hurlements.

La fille gisait, inerte, sur le lit, la tête tournée sur le côté. Ses lèvres remuaient. Ses jambes étaient encore écartées. On aurait dit une poupée disloquée. Joe approcha son visage de celui de la petite pour l'identifier formellement, et pour entendre ce qu'elle chuchotait. C'était à peine audible, mais elle comptait. Elle avait dépassé les sept cents. Ses yeux restaient ouverts, mais vitreux. À ce moment, sa « grande sœur » entra dans la chambre — une blonde maigre sous traitement anti-obésité, avec des implants mammaires, vêtue d'un peignoir en soie. Elle vit le client,

ensanglanté, sans connaissance, étendu sur le plancher, son entrejambe pareil à un animal dépecé.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-elle bêtement, d'une voix hystérique.

Joe, voyant qu'elle ne portait pas d'arme, avança sur elle, lui saisit violemment le coude, et lui dit :

« Habille-la. Vite ! »

Il vit des vêtements sur une chaise — une tenue d'écolière catholique, cliché vulgaire et consternant.

La grande sœur était en état de choc, mais elle parvint à faire mettre à la gamine sa jupe, son chemisier et sa culotte, laissant de côté les bas blancs et les chaussures noires. Joe prit un drap sur le lit, s'en servit pour envelopper la petite, et la porta dans ses bras, passant devant les deux hommes qui gisaient sur le sol, jusqu'au rez-de-chaussée, et sortit du bordel avec elle.

Sur le perron de l'immeuble, il scruta la rue dans les deux sens. Pas de voiture de police. La gamine ne pesant pas bien lourd, il regagna très vite sa voiture de location. Il s'était écoulé six minutes environ depuis que Joe était entré dans l'établissement. Il installa la fille à l'avant. Elle était désorientée, mais plus ou moins capable de se mouvoir.

Il extirpa Paul de la voiture et le laissa sur le trottoir. Il jeta dans un égout le marteau couvert de sang, démarra la voiture, et prit la direction de l'hôtel W. Il jeta un regard à Lisa. Son visage était plaqué contre la fenêtre. Ses lèvres bougeaient. Elle comptait toujours. C'est sa façon à elle de tenir bon, pensa Joe. Elle compte jusqu'à ce que ce soit fini.

*

Joe gara la voiture devant le W, dit au portier qu'il revenait tout de suite, et lui donna un billet de vingt dollars. Prenant dans ses bras Lisa enveloppée dans son drap, il traversa le hall de l'hôtel jusqu'à la réception. La tête de la petite reposait sur son épaule. Elle dormait à présent telle une enfant qui a fait un long voyage en voiture et que l'on porte jusqu'à son lit. Pour Joe, cette vie qu'il tenait contre lui était précieuse, fragile comme celle d'un

oiseau. Il espérait que Votto, aujourd'hui veuf, serait capable de s'occuper d'elle.

À la vue de ce colosse portant une enfant entourée d'un drap, le fringant réceptionniste qui se trouvait seul à l'accueil dissimula son malaise. C'était difficile de savoir à qui il avait affaire, le spectacle était un peu étrange — l'homme avait des gants de latex —, mais il savait garder son sang-froid. C'est ce qu'on vous apprend à l'école hôtelière, surtout si vous devez assurer le service de nuit dans un établissement du centre-ville.

« Le sénateur Votto, dit Joe. Il m'attend. Dites-lui que c'est Joe. »

Le réceptionniste hocha la tête, décrocha son téléphone, composa le numéro de la chambre, attendit, puis il annonça : « Il y a quelqu'un ici, prénommé Joe, monsieur. Je le fais monter ? » Hochant de nouveau la tête pour acquiescer en silence à ce que lui disait son interlocuteur, il raccrocha le téléphone, contourna le comptoir, et conduisit Joe vers les ascenseurs, ses hanches se balançant comme celles d'une femme. L'un des ascenseurs était disponible et le réceptionniste glissa sa carte dans le lecteur pour débloquent la porte. Joe le frôla pour entrer avec Lisa dans la cabine, captant au passage le parfum de l'employé, et enfonça le bouton du neuvième étage.

Il porta la petite jusqu'à la suite de Votto, au bout du couloir. La porte était entrouverte. Joe la poussa du pied, entra dans la pièce, et trois flics en uniforme, brandissant leurs pistolets — dont l'un était équipé d'un silencieux —, se dirigèrent vers Joe depuis la droite et la gauche. Les deux premiers venaient de la chambre, le troisième du salon. Votto n'était pas là. Les flics semblaient hors d'haleine, nerveux, bousculés, comme s'ils venaient d'arriver. Ils refermèrent la porte derrière Joe.

« Avance ! » dit le plus imposant des trois, une montagne de muscles d'une trentaine d'années au physique de flic irlandais, avec des plaques rouges sur les joues. C'était lui qui était armé d'un automatique à silencieux, et il s'en servit pour indiquer à Joe d'emmener la petite dans le salon où il avait parlé à Votto quelques heures plus tôt. Les deux hommes se trouvaient dans le passage exigü, juste derrière la porte, séparant les deux parties de la suite, et le flic avait besoin d'espace. Joe ne pouvait pas faire courir à Lisa le risque de prendre une balle perdue, et c'est pourquoi il obéit. Les deux autres flics le débarrassèrent alors de la fille et ressortirent de la suite avec elle. Elle dormait encore, droguée, en état de choc. Joe entendit la porte se refermer. Où l'emmenaient-ils ? Où était Votto ? Le gros

Irlandais gardait son arme braquée sur Joe. Ils ne l'avaient pas palpé pour savoir s'il était armé, mais il n'avait rien d'autre sur lui que son cutter.

« Assieds-toi, connard, dit le flic, et laisse tes mains devant toi. » Il sortit son portable de la main gauche, pressa un bouton avec son pouce. Joe s'assit. Le téléviseur du salon était allumé — il diffusait la chaîne d'informations locales NY1, qui fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le flic gardait les yeux et son arme braqués sur Joe. C'était un calibre .22, excellent pour un tir à la tête à courte distance. Les assassins préfèrent utiliser les armes de calibre .22 — il est pratiquement impossible de les identifier par examen balistique.

Le flic attendait, le téléphone collé à l'oreille. Entre Joe et lui se trouvait la table basse où traînait encore un plateau chargé de vestiges : un repas avait été consommé ici. Plusieurs mignonnettes d'alcool, vides, et deux bouteilles de vin rouge, vides également, occupaient aussi la table. Votto ou quelqu'un d'autre avait bu abondamment un peu de tout.

« Je le tiens », annonça le flic au téléphone. « Qu'est-ce que vous voulez que... »

Joe choisit ce moment pour plonger, par-dessus la table encombrée, dans les jambes du flic, mais la largeur de la table l'empêcha d'aller aussi loin qu'il l'aurait voulu. Il percuta les genoux du type, le forçant à reculer et à lâcher son portable, mais il ne le fit pas tomber au sol ainsi qu'il l'espérait.

Comme dans ces rêves où l'on essaie de courir, Joe eut l'impression de se mouvoir au ralenti, se hissant d'une main pour monter à la hauteur de son adversaire, sa main gauche ne lâchant pas le poignet du flic qui tenait l'arme, alors que l'Irlandais tentait de se libérer pour viser sous le meilleur angle, puis se servait de la poignée de l'automatique pour marteler l'arrière du crâne de Joe, lui assenant des coups secs, puis le flic finit par dégager son arme et tenta de tirer une balle dans le dos de Joe qui montait toujours vers lui et le blessa au mollet droit, et la douleur fut celle qu'inflige une lampe à souder qui transperce les chairs de sa flamme, mais Joe montait toujours et encore, il était aveugle, le danger, c'est comme ça parfois, vos yeux cessent de fonctionner, une partie reptilienne, aveugle, de votre cerveau prend le relais là où tout n'est plus qu'ombre et sensations, et Joe mit de nouveau sa main gauche sur le poignet qui tenait l'automatique, et il le repoussa, une balle alla se planter dans le mur, et Joe se relevait, à présent, il croyait s'être battu au ralenti mais tout s'était passé très vite, son

élan les projetant tous les deux contre le bureau, et il sentait la puissante vigueur animale du flic et sa volonté de vivre résister aux siennes, et ils retombèrent, roulant sur le plancher, et Joe se trouva avoir le dessus, son corps plaqué contre celui du flic comme s'ils étaient amants, et il maîtrisait toujours la main armée, et le flic le frappait du poing gauche et ses jambes lançaient des ruades et se cabraient, il s'agitait sous Joe tel un animal furieux, énorme, répugnant, l'haleine chaude et fétide de peur et de rage, puis Joe mit sa main sous le menton du flic et de toutes ses forces lui repoussa la tête en arrière au-delà des limites normales jusqu'à ce que son cou se brise, et le corps qu'il chevauchait frémit entièrement, d'un tremblement qui le parcourut de la tête aux pieds — Joe le sentit se déplacer sous lui comme une vague, comme une couverture qu'on secoue pour l'étendre sur un lit — jusqu'à ce que toute la vie qui restait en lui se soit enfuie et que la chose qui avait été un flic, un homme, reste inerte.

Joe se dégagea en roulant sur lui-même, haletant, sa vision retrouvant sa clarté. Il se releva en hâte, son mollet droit lui donnait l'impression d'avoir doublé de volume, et pourtant il ruisselait, comme s'il rejetait tout le sang que contenait son corps. Joe s'empara du calibre .22 du flic et en traînant la patte il sortit de la suite pour gagner le bout du couloir et l'escalier de secours, celui auquel il n'avait pas eu accès, la veille, depuis le hall. Pas un seul client de l'hôtel n'avait quitté sa chambre. Le silencieux avait été efficace.

Joe poussa la porte métallique et se jeta dans la cage d'escalier peinte en gris, balançant sa jambe blessée aussi vite que possible. Il avait l'automatique en main, il s'attendait à voir surgir un flic ou quelqu'un d'autre à chaque étage, mais personne n'était encore à ses trousses. Il se maudit de ne pas avoir emporté le téléphone du flic pour essayer de savoir à qui il avait eu affaire, mais il était trop tard, et de toute façon un portable était comme une sorte de balise de repérage et Joe avait besoin de disparaître sans laisser de trace.

Il finit par atteindre le parking souterrain de l'hôtel. Il n'y vit personne. En s'efforçant de perdre un minimum de temps, il remonta la rampe d'accès, traînant la jambe, jusqu'à la sortie du parking dans Carlisle Street, qui se trouvait de l'autre côté de l'hôtel. Il ne pouvait pas prendre le risque de faire le tour du pâté de maisons pour récupérer sa voiture de location, restée dans Washington Street devant le W. La personne à qui le flic avait téléphoné ne tarderait pas à envoyer quelqu'un, peut-être même les deux

flics qui avaient emmené Lisa. Alors, Joe remonta la rue en boitant jusqu'à Greenwich Street, en tenant l'arme au fond de sa poche, et la chance lui sourit un peu. Un taxi roulait vers le centre-ville. Joe le héla, monta dans la voiture, et regarda à travers la lunette arrière — personne ne le suivait.

« Coney Island, Surf Avenue, devant le stade, dit Joe. Je vous donnerai un bon pourboire pour aller à Brooklyn. »

Le chauffeur grogna, mécontent, et prit la direction du tunnel Brooklyn-Battery. Joe avait besoin de faire soigner sa jambe, mais il ne voulait pas se rendre dans un hôpital de Manhattan. Il irait donc à celui de Coney Island, mais à l'insu du chauffeur de taxi, qui serait susceptible de transmettre l'information plus tard. Joe avait laissé du sang dans la chambre d'hôtel et dans l'escalier, et bientôt les recherches seraient lancées pour localiser un blessé ayant son signalement. Elles commenceraient par les hôpitaux les plus proches de l'hôtel. Donc, Coney Island, à plusieurs kilomètres de distance, était un bon choix.

De plus, McCleary habitait près du fleuve, juste à côté de Kingsborough College, pas loin de l'hôpital, et lorsqu'une mission tournait mal, l'instinct de Joe, ancien Marine, était d'en référer à son supérieur. Dans le cas présent, son supérieur était McCleary, et cette mission-là, très clairement, avait mal tourné. Des flics véreux étaient dans le coup, et Joe venait d'en tuer un. Sortant de sa poche la toile adhésive et son cutter, il se confectionna un garrot. Il ne voulait pas perdre sa jambe. En ce moment, il se faisait des ennemis — des ennemis qu'il ne connaissait pas —, et il avait besoin de rester entier.

*

Joe se rendit dans une épicerie de Surf Avenue ouverte toute la nuit, et il y acheta une bouteille de bière d'un litre. Ensuite, il alla sur la plage, traversa le sable en claudiquant, et s'assit au bord de l'eau pour que ses cris ne soient pas entendus par les rares traîne-savates qui arpentaient les planches dans les deux sens, comme des zombies, sous le vent glacial.

Il trancha la toile adhésive qui faisait office de garrot et releva sa jambe de pantalon. La plaie recommença à saigner. La balle avait creusé un sillon

dans son mollet, mais cela aurait pu être bien pire. Si elle avait touché l'os ou son tendon d'Achille, il serait en piteux état. Inclinant la bouteille, il avala de longues gorgées de bière. Il avait besoin que son haleine empest la bière pour rendre vraisemblable la fable qu'il raconterait à l'hôpital : après avoir bu toute la soirée, il avait eu envie de bricoler un peu chez lui, et il s'était blessé avec sa cloueuse électrique. Sa dégaine d'ouvrier de chantier rendrait son mensonge plus plausible.

Enfilant une paire neuve de gants chirurgicaux, il versa de la bière sur son cutter et sur l'entaille de son mollet, et sans chercher à étouffer ses cris, il fouilla sa blessure de ses doigts et, avec la lame acérée, creusa ses fibres musculaires, provoquant un vrai carnage. Cela faisait un certain temps, maintenant, qu'il considérait son propre corps comme un cercueil dans lequel on l'aurait enterré vivant, et cette chair sanguinolente qui tressaillait sous ses doigts lui semblait être un amas de vers qui auraient transpercé la paroi du cercueil.

Enfin, il cessa de se meurtrir et se permit un dernier hurlement de chien-loup. Après quoi il se tut. Il baissa les yeux pour examiner la déchirure de son mollet. Il espéra qu'elle résisterait à l'examen de l'urgentiste. Il ne voulait pas que le médecin y regarde de trop près, constate qu'il s'agissait d'une blessure par balle, et appelle le commissariat le plus proche — — ce qui était la procédure normale. Pour couvrir les points d'entrée et de sortie du projectile, il fendit en plusieurs franges sa jambe de pantalon, les laissa retomber, et les entourra plusieurs fois d'un nouveau morceau de toile adhésive, confectionnant un second garrot, ce qui conforterait son histoire de bricoleur porté sur la boisson.

Ensuite, il finit la bière et contempla un moment l'eau noire, pour laisser son rythme cardiaque ralentir et la douleur s'estomper un peu. Il repassa dans sa tête la scène de l'hôtel. Rien n'avait de sens. Les gens qui géraient la maison de passe devaient connaître l'identité de Lisa, mais comment avaient-ils appris que Votto était en ville ? Comment pouvaient-ils savoir où Joe devait l'emmener ? Et jusqu'à quels sommets la hiérarchie de cette filière remontait-elle ? Si vous faites tourner un bordel de luxe, quelles que soient les fortunes qu'il rapporte, vous n'avez pas sur votre portable un raccourci-clavier pour appeler des flics véreux armés d'un automatique à silencieux. Vous avez des flics à votre botte, mais pas des flics qui sont des assassins.

C'était à quelqu'un de très haut placé qu'on s'était adressé pour qu'il passe ce coup de téléphone. Le temps avait manqué pour avoir recours à des tueurs professionnels. On avait appelé des tueurs en uniforme qui se trouvaient déjà dans les rues, en service, prêts à intervenir. Joe avait quitté le bordel vers 1 h 30, s'était garé devant l'hôtel W une quinzaine de minutes plus tard. Les flics semblaient être arrivés sur place juste avant lui.

Mais où était passé Votto ? Était-il en danger, ou bien lui-même impliqué d'une façon ou d'une autre ? S'il était impliqué, cela n'avait aucun sens. Pourquoi n'était-il pas dans sa suite, prêt à accueillir sa fille ? Pourquoi aurait-il essayé de faire tuer Joe ? Et où Lisa était-elle à présent ? Votto, s'il était encore vivant, possédait toutes les réponses, mais Joe avait besoin de McCleary pour le joindre. Revenant sur ses pas, il se traîna jusqu'à Surf Avenue, trouva une cabine téléphonique en état de fonctionner, et appela le portable de McCleary. Il atterrit aussitôt sur sa messagerie. Il essaya de l'appeler sur sa ligne fixe ; cette fois encore, il fut dirigé vers une boîte vocale. Joe espéra que le vieux bonhomme était au lit, qu'il avait désactivé ses sonneries en allant se coucher.

Il n'aimait pas laisser de message, mais s'ils avaient Votto, ils pourraient facilement remonter jusqu'à McCleary. Il se contenta de dire : « Soyez prudent. Ça se passe mal. » Puis il composa de nouveau le numéro de son portable et laissa le même message. McCleary était âgé, mais il avait de la ressource. Il était capable de se défendre. Joe parcourut en boitant les quelques pâtés de maisons qui le séparaient de l'hôpital, et il ne tarda pas à apprécier la douleur qu'il ressentait, la considérant comme une sorte de test.

*

Dans la salle d'accueil d'une propreté douteuse, éclairée à flots, du service des urgences, Joe dut attendre après s'être présenté. C'était une nuit agitée ; une personne victime d'un coup de couteau et trois autres blessées dans un accident de la circulation étaient arrivées juste avant lui. Pour l'instant, son pansement provisoire en toile adhésive maintenait sa jambe en un seul morceau. Joe attendit donc qu'on s'occupe de lui en compagnie des autres estropiés, tâchant de trouver une position confortable dans le fauteuil

enveloppant en plastique, et au bout de vingt minutes il se passa quelque chose qui retint son attention.

Suspendu dans un angle de la salle, retenu par des chaînes comme ceux des prisons, un téléviseur fonctionnait à plein volume, ce qui irritait Joe, mais il était réglé sur NY1. C'était une chaîne qu'il ne regardait jamais avec sa mère, mais la voyant pour la seconde fois au cours de la même nuit, il y prêta attention, et une information tombée à peine quelques heures plus tôt était rediffusée. Vers 22 h 30, un homme s'était jeté du haut du Sheraton, au centre-ville. Le reporter était sur les lieux. Le corps avait atterri sur un taxi en stationnement, mais du côté passager. S'il était tombé soixante centimètres plus à gauche, le chauffeur aurait été tué. La caméra montrait le taxi au toit défoncé, mais pas le cadavre, qui avait été emporté.

Ensuite, il y eut une interview du chauffeur de taxi. La façon dont il avait échappé à la mort aurait suffi à rendre ce fait divers intéressant, mais il y avait dans ce suicide un autre élément qui le rendait exceptionnel : l'homme qui avait sauté dans le vide, sénateur de l'État de New York, originaire d'Albany, s'appelait Steve Wilson. Joe se demanda si le sénateur d'État Votto connaissait le sénateur d'État Wilson. Il supposa que c'était inévitable, et il s'interrogea sur la disparition subite de Votto cette nuit : était-elle ou non liée au suicide de Wilson ? La coïncidence semblait bien trop belle. Il se passait quelque chose de grave.

À cet instant, on appela son nom. Son mensonge parut plausible à l'urgentiste épuisé. Trois heures et quarante-cinq points de suture plus tard, on laissa Joe repartir. Depuis un téléphone public de l'hôpital, il tenta de joindre McCleary à ses deux numéros, mais l'un et l'autre aboutirent à sa boîte vocale. Cette fois, Joe ne laissa pas de message. Il était près de 6 heures du matin. McCleary, pensa-t-il, dormait encore, probablement. Joe espérait bien, en tout cas, qu'il soit encore en train de dormir.

Au lever du soleil, Joe prit un taxi pour se rendre chez McCleary. Il habitait dans une impasse longeant un petit port et une voie navigable qui débouchait sur l'Atlantique. La plupart des maisons étaient quelconques et de mauvais goût, mais l'endroit était superbe. Il demanda au chauffeur de passer devant la maison de McCleary, une simple bâtisse en brique blanche sur deux niveaux dont la fenêtre du salon donnait sur l'océan. La Cadillac de McCleary, une voiture vieille de dix ans, était garée dans l'allée étroite

menant à la porte d'entrée. Joe se fit déposer au bout de l'impasse, au bord de l'eau. Le chauffeur fit demi-tour et repartit.

Joe examina les alentours. Il ne vit rien qui lui parût incongru. Dans cette rue, il était interdit de laisser une voiture garée toute la nuit, donc les seuls véhicules présents se trouvaient dans les allées menant aux habitations, et, de toute évidence, ils appartenaient aux occupants de celles-ci. Sans en être certain, Joe ne pensait pas que McCleary eût des visiteurs. Tout semblait calme. Personne n'était encore levé. Il se dirigea vers la maison de McCleary.

À l'autre bout de la voie navigable, dans le petit port, des bateaux amarrés se balançaient, paisibles, leurs haubans métalliques tintant doucement à la façon d'un carillon éolien, comme le font tous les voiliers. C'était la première fois que Joe venait ici, mais il avait mémorisé l'adresse lorsqu'il avait commencé à travailler pour McCleary, simplement pour le cas où il aurait besoin d'aller le voir — pour le cas où une mission tournerait mal.

Joe ignorait que McCleary avait acheté cette maison au bord de l'eau en pensant que ce serait la récompense que mériterait sa femme pour toutes les années où ils avaient vécu avec un salaire de flic. Mais elle n'avait profité de la maison que pendant trois mois, puis elle était morte, brisant McCleary en deux, même s'il ne l'avait pas encore suivie dans la tombe comme cela arrive souvent aux vieux couples — l'un des époux meurt et l'autre ne tarde pas à le rejoindre.

Joe sortit l'automatique, le dissimulant aux regards éventuels, et monta en claudiquant les trois marches qui menaient à la porte d'entrée. Il enfonça le bouton de la sonnette. Rien. Comme McCleary ne répondait toujours pas à sa troisième tentative, Joe passa la main à travers le petit panneau vitré de la porte et la déverrouilla de l'intérieur. Il fit un rapide examen des pièces — elles empestaient toutes le tabac froid, dont les relents imprégnaient profondément chaque pore de la maison — et McCleary n'était pas chez lui. Son lit était défait, peut-être y avait-il dormi cette nuit, mais Joe ne pouvait pas en être sûr.

Sa seule certitude, c'était que McCleary n'était pas chez lui, ce qui lui parut un mauvais présage. Il ne pensait pas que McCleary ait pu sortir de chez lui de bonne heure pour aller prendre un petit déjeuner dehors sans se servir de sa voiture. Le centre commercial le plus proche était trop éloigné

pour qu'un homme en aussi mauvaise santé que McCleary s'y rende à pied. Il restait la possibilité que McCleary ait passé la nuit ailleurs — il avait peut-être une maîtresse, et de chez elle il serait allé directement à son travail. Donc, la prochaine étape, pour Joe, c'était le bureau de McCleary, dans la 38^e Rue. Si McCleary ne s'y trouvait pas, Joe attendrait son arrivée, et il continuerait de l'appeler sur son portable. S'il s'obstinait à ne pas répondre et à rester introuvable, Joe saurait à quoi s'en tenir.

Se servant du téléphone fixe de McCleary, il rappela la compagnie de taxis qui l'avait pris en charge à l'hôpital. Il allait avoir besoin de se faire emmener en ville. Il ne voulait pas prendre le métro. Les flics véreux du W avaient pu diffuser son signalement, fabriquer de toutes pièces une explication bidon — impossible de deviner de quelle façon ils avaient couvert la mort de leur collègue au mais ils avaient sûrement inventé quelque chose, il y avait trop de failles dans le scénario —, et quand Joe serait appréhendé, ils trouveraient un moyen de l'extraire du système pour lui loger une balle dans la tête.

La compagnie de taxis l'informa qu'une voiture viendrait le chercher dans dix minutes. Joe raccrocha, et puis, sans espérer obtenir un résultat, il tenta de nouveau de joindre McCleary sur son portable — rien.

En attendant le taxi, il entra dans la salle de bains de McCleary et y découvrit du paracétamol. Il en avala quatre comprimés. Son mollet était brûlant, l'effet du calmant qu'on lui avait injecté s'estompait de plus en plus. Il passa dans le salon, s'assit, et leva sa jambe pour la caler sur une seconde chaise. Il n'était pas censé prendre appui sur sa jambe blessée, mais il n'avait pas le choix. Il ferma les yeux ; il n'avait pas dormi une minute au cours des dernières vingt-quatre heures. Il s'assoupit presque aussitôt, puis le klaxon du taxi le réveilla.

Il s'apprêtait à sortir lorsque, sur une intuition, il retourna dans la chambre de McCleary et fouilla la table de nuit. Elle contenait un .45, chargé. Joe l'emporta. Il aimait les marteaux, mais on a parfois besoin d'un arsenal.

Joe, les mains au fond de ses poches, tenant une arme dans chacune, regarda autour de lui, mais il n'y avait personne dans le hall de l'immeuble de McCleary. Par égard pour sa blessure, il prit l'ascenseur. Il s'avança dans le long couloir, qui faisait le tour du bâtiment en décrivant un carré, et parvint à la porte du bureau de McCleary. Il posa la main sur la poignée — la porte n'était pas verrouillée, comme c'était toujours le cas lorsque McCleary travaillait. Joe poussa le battant, mais un obstacle le bloquait. En forçant, il parvint à écarter ce qui en empêchait l'ouverture et se faufila dans la pièce. L'obstacle, c'était McCleary. Il était étendu à plat ventre sur le plancher, l'arrière de son crâne arraché par une balle, comme privé de la perruque qu'il aurait portée. On l'avait fait mettre à genoux avant de l'abattre selon les règles d'une exécution.

Joe examina la grande flaque de sang qui entourait la tête. Certaines zones avaient eu le temps de sécher. Il en déduisit que McCleary était peut-être mort depuis deux heures. Il s'accroupit, enfila une nouvelle paire de gants en latex, et glissa les mains sous le corps. Il fouilla la veste et les poches de pantalon de McCleary. Son portefeuille et son téléphone avaient disparu, et son ordinateur portable ne se trouvait plus sur le bureau. On avait fait en sorte que cela ressemble à un cambriolage.

Se relevant, Joe jeta un regard circulaire sur la pièce, s'attardant sur chaque détail — les tiroirs du meuble classeur étaient ouverts, cela faisait partie de la mise en scène —, et il visualisa McCleary derrière son bureau, la cigarette aux lèvres, jouant les durs, et c'était comme s'il était encore vivant, ce qui était une meilleure façon de garder une dernière image de lui. Alors, sans baisser les yeux afin de ne pas regarder une nouvelle fois le cadavre, il ressortit, essuya la poignée de porte avec son T-shirt, puis rentra très vite dans la pièce. Un détail l'avait intrigué : le Rolodex de McCleary n'était plus là.

Joe retourna derrière le bureau, regarda le plancher, chercha partout. Pas de fichier. McCleary, sous la torture, avait dû trahir Joe. Et Joe savait ce que cela signifiait. À partir du numéro de téléphone de l'épicerie d'Angel — une ligne fixe —, ils pouvaient trouver son adresse. Pourquoi n'avait-il pas insisté pour que McCleary arrache devant lui la fiche contenant ce numéro ? Parce que je me relâche, bon sang ! pensa Joe. Et ça a commencé à Cincinnati.

Le regard de Joe s'obscurcit, comme si on lui avait enfoncé une cagoule sur la tête, et un cri de terreur passa dans son esprit, et c'était une sensation qu'il n'avait pas éprouvée depuis des années. Alors, par un effort de volonté, il chassa cette terreur et se força à recouvrer la vue. Se servant du téléphone de McCleary, il appela l'épicerie. Il laissa la sonnerie retentir longtemps, mais personne ne répondit. Ce n'était pas bon signe. Angel habitait au-dessus de sa boutique, et il ouvrait à 6 heures du matin, tous les jours de la semaine. Joe ne connaissait pas le numéro de portable d'Angel, qui n'avait pas, comme beaucoup de gens, de téléphone fixe à son domicile. Donc, Joe ne pouvait pas l'appeler en espérant, contre toute probabilité, qu'Angel soit chez lui au premier étage pour une raison quelconque, au lieu d'être déjà au travail. Joe n'avait tout simplement aucun moyen de le prévenir, à supposer que cela soit encore possible.

Et s'ils trouvaient Angel, ils trouveraient la mère de Joe, aussi, à cause de Moïse. Et Joe n'avait aucun moyen non plus de prévenir sa mère. Il y avait un téléphone fixe, chez eux, mais la sonnerie était désactivée parce que les seuls appels qu'ils recevaient provenaient de démarcheurs qui avaient quelque chose à vendre. Autrefois, les gens qui fréquentaient la même église qu'elle l'appelaient de temps en temps, mais cela avait cessé depuis un bon moment. Et même s'il parvenait à joindre sa mère, cela faisait des années qu'elle ne sortait plus de la maison. Elle n'en était plus capable, elle avait du mal à marcher — c'était Joe qui faisait toutes les courses. Et comme il n'avait jamais parlé à aucun des voisins, il ne pouvait demander à personne d'aider sa mère. Sa paranoïa, qui jouait auparavant le rôle d'une sauvegarde, d'un mur protecteur, était devenue une faiblesse, un handicap.

Il appela la caserne des pompiers de Rego Park, leur dit que de la fumée sortait de la maison de sa mère, puis raccrocha. Joe ne voulait pas envoyer les flics chez elle, il ignorait le degré d'influence des gens contre qui il se battait, mais il se pourrait que les pompiers arrivent sur place juste à temps, qu'ils découragent les types qui étaient à ses trousses pendant un petit moment, ce qui lui permettrait peut-être de rentrer chez lui et de sauver sa mère en l'emmenant ailleurs. C'était tiré par les cheveux, mais il fallait tenter le coup.

Joe quitta l'immeuble de McCleary. Se servant d'une de ses cartes de crédit, celle qu'il avait utilisée à l'hôpital, il prit du liquide à un distributeur. Il ne lui restait que deux identités, car il avait détruit celle dont il s'était

servi pour louer la voiture. Il monta dans un taxi et donna au chauffeur l'adresse d'Angel. Il ne pouvait toujours pas risquer de prendre le métro. Seulement, dans cette circulation d'heure de pointe, le trajet de Manhattan au Queens allait prendre du temps.

Le chauffeur se dirigea vers le tunnel du centre-ville. Le seul espoir de Joe, c'était que les assassins de McCleary soient arrivés à l'épicerie d'Angel *après* le départ de Moïse pour l'école. Cela les retarderait. Ils cherchaient Joe, et Joe était à leur poursuite, mais ils avaient pris de l'avance. Il restait une petite chance, cependant, qu'ils ne soient pas encore arrivés à l'épicerie. Le téléphone d'Angel pouvait être en panne, ou bien il y avait une autre explication au fait qu'Angel ne répondait pas. Donc, il fallait qu'il arrive le premier, et l'épicerie se trouvait sur le trajet menant chez sa mère. Si Angel était là, il lui donnerait de l'argent, lui dirait d'emmener Moïse loin de New York et de se faire oublier un moment. Il savait que la femme d'Angel était infirmière dans un hospice du comté de Rockland et ne rentrait chez elle que pour le week-end. Angel et son fils pourraient aller la rejoindre. S'il n'était pas trop tard.

À travers la fenêtre, il regarda la circulation qui se traînait. Il ne pouvait rien faire pour aller plus vite. Il fallait qu'il l'accepte. Il repensa à McCleary gisant sur le plancher, à la gamine, la tête plaquée contre la vitre, qui comptait sans cesse. Il imagina sa mère ouvrant la porte aux policiers. Pourquoi ne l'aurait-elle pas fait ? Puis il ferma les yeux et leva sa jambe blessée pour l'étendre sur la banquette. J'ai besoin de dormir, pensa-t-il. J'ai besoin d'être plus efficace.

*

Joe dit au taxi d'attendre, mais l'épicerie était fermée. J'ai tué Angel et son fils, pensa-t-il.

Un peu plus tard, alors que la voiture approchait du domicile de sa mère, il demanda au chauffeur de le déposer quatre pâtés de maisons avant celui-ci. Joe commença alors un examen minutieux des rues menant à la maison, sondant du regard l'intérieur de tout véhicule garé. Ce qu'il cherchait, c'était un véhicule banalisé appartenant à la police. Il ne pensait pas qu'ils

utiliseraient une voiture de police standard, immédiatement identifiable, qu'il repérerait au premier coup d'œil. Après avoir vu soixante-trois voitures, il trouva ce qu'il cherchait à deux rues de chez sa mère : une Chevrolet Aveo. Le signe révélateur, c'était le gyrophare amovible posé sur le siège avant. Cela confirma à Joe qu'ils étaient dans la maison. Son appel téléphonique aux pompiers n'avait très probablement servi à rien.

Joe fit un long détour pour atteindre la ruelle qui passait derrière l'alignement de logis où il avait grandi. Trois maisons avant celle de sa mère, il grimpa sur le garage d'un de ses voisins. Sa jambe lui causait des soucis, mais il compensa ce handicap grâce à la force de ses bras. De là-haut, il put accéder à une échelle d'incendie, qu'il emprunta jusqu'au toit. Quelques années plus tôt, il avait remarqué ce garage, la proximité de l'échelle d'incendie, et il avait gardé ce détail dans un coin de sa mémoire.

Tous les toits se trouvaient au même niveau, et les maisons elles-mêmes étaient adossées les unes aux autres. Ce style de construction d'après-guerre, datant de la fin des années 40 et typique de Rego Park, était tout à l'avantage de Joe. Sa jambe blessée ne pouvait pas supporter une énorme charge, mais la pente des toits était modeste, et il put les traverser sans trop de peine. Les maisons n'avaient qu'un étage, et les arbres des jardins, qui conservaient encore la moitié de leurs feuilles, lui procuraient une bonne couverture. Un vent léger soufflait, et les arbres semblaient se parler dans leur langue — le bruissement des feuilles agitées par la brise.

Depuis son propre toit, il parvint à descendre jusqu'à la plateforme de l'échelle d'incendie située devant la chambre de sa mère, qui gardait toujours sa fenêtre entrouverte, car elle croyait aux vertus de l'air frais pour rester en bonne santé, sans oublier cette superstition selon laquelle une fenêtre ouverte laisse sortir les esprits malins qui ne supportent pas de se sentir enfermés, piégés. En douceur et avec précaution, il ôta le grillage métallique destiné à repousser les insectes et le posa sur la plateforme, puis il souleva en silence la fenêtre à guillotine. Sur le lit, il vit une forme humaine qui était celle de sa mère. Elle avait un oreiller sur la tête.

Il entra dans la chambre. Moïse et Angel gisaient sur le plancher, renversés comme les pions d'un jeu d'échecs, l'arrière du crâne explosé. Quant à sa mère, ils lui avaient plaqué un oreiller sur le visage avant de tirer sur elle, incapables de regarder une vieille femme en face pendant qu'ils la tuaient. Ces types-là sont des faibles, pensa Joe.

Il les entendit parler à voix basse, au rez-de-chaussée. Ils ne s'attendaient pas à ce que Joe arrive par les toits. Ils étaient deux, et Joe savait exactement où ils se trouvaient. Pour Joe, la maison était comme un prolongement de son système nerveux, de sa peau. Il avait passé les treize premières années de sa vie à guetter les moindres mouvements de son père, prêt à se cacher ou à prendre la fuite au premier bruit suspect. À la façon dont son père refermait la porte du réfrigérateur, dont il posait le pied sur la première marche de l'escalier, il savait s'il allait y avoir du vilain ; en ce cas, s'il disparaissait vite, il éviterait peut-être une raclée. Il avait toujours plusieurs planques, dont il changeait souvent et qu'il utilisait à tour de rôle, où son père ne parvenait pas à le découvrir.

Son système, pourtant, n'était pas sans défaut : s'il parvenait à se cacher, il le savait, c'était en général sa mère qui se trouvait en deuxième ligne et qui payait pour lui. Plus d'une fois, respirant à peine, dissimulé au fond du panier à linge ou sur une étagère de placard, les membres engourdis et noués de crampes, il l'avait entendue pleurer, en éprouvant un soulagement d'un égoïsme épouvantable à l'idée de ne pas être à sa place. En grandissant, il comprit, vers l'âge de neuf ans, que Dieu ne lui pardonnerait jamais ce péché d'égoïsme.

Joe ôta l'oreiller roussi qui masquait la figure de sa mère. Je n'ai jamais été capable de la protéger, pensa-t-il. Son visage était détruit. La balle avait traversé l'œil gauche. Il se passa quelque chose dans son esprit, un phénomène physique, il le ressentit au centre de son cerveau — c'était comme si d'immenses baies vitrées se brisaient, l'une après l'autre. Lorsque le bruit cessa — il n'aurait su dire combien de temps cela avait duré —, Joe inclina la tête. Les deux hommes chuchotaient toujours. L'un était embusqué près de la porte d'entrée, l'autre près de celle de la cuisine.

Entre l'étage et le salon, l'escalier ne comptait que cinq marches. Si Joe avait eu l'usage de ses deux jambes, il aurait pu les franchir d'un seul bond et abattre le flic posté près de l'entrée. Après cela, sa lutte contre celui de la cuisine se serait résumée à : que le meilleur gagne. Mais il n'avait qu'une seule jambe valide.

Il reposa l'oreiller sur la tête de sa mère. En silence, il s'approcha de la porte de la chambre, jetant au passage un regard aux cadavres d'Ange 1 et de son fils. Je suis désolé, murmura-t-il, et il se sentit complètement idiot

d'avoir dit une chose pareille. Le haut de l'escalier n'était qu'à quelques pas du seuil de la chambre. Il les franchit sans bruit.

Quand il sauterait, supposa Joe, sa jambe blessée se déroberait sous lui — c'était inévitable —, donc il devait en tenir compte pour calculer son tir. Il sortit le calibre .22. Il restait six balles dans le chargeur. Il ne voulait pas que les voisins entendent quoi que ce soit. Il garderait en réserve le .45 de McCleary, forcément beaucoup plus bruyant.

Il sauta au bas des marches, sa jambe fléchissant comme prévu — en un éclair, il vit l'expression stupéfaite du flic véreux —, et en roulant sur lui-même il brandit le .22 et visa le flic, lui logeant une balle dans le cœur et une autre dans la bouche. Joe tournait le dos à la cuisine quand il tira pour la seconde fois, et l'autre flic surgit dans le salon en courant — équipé lui aussi d'un .22 à silencieux, leur arme de prédilection — et très vite fit feu sur Joe, trois tirs mal ajustés qui passèrent au-dessus de lui. Joe roula sur le plancher, tâchant de se retourner pour faire face au deuxième flic, mais l'automatique de celui-ci s'enraya, lui facilitant la tâche, et Joe le toucha à la gorge et l'homme s'écroula. Son équipier et lui étaient morts tous les deux.

Joe les fouilla pour prendre leurs portables ; ils communiquaient avec leurs supérieurs par texto, ce qui rendait les choses beaucoup plus simples. Il pourrait se faire passer pour eux pendant un moment, et cela lui donnerait un peu de temps, mais il avait envie d'agir vite, très vite.

Son mode de vie étant minimaliste, Joe possédait très peu de vêtements, qui tiendraient dans une seule valise. Le plus important, puisqu'il lui faudrait changer d'apparence, c'était son meilleur costume, de couleur bleu marine, et sa cravate jaune, qu'il mettait pour aller à l'église les premières années où il était revenu vivre chez sa mère — elle se rendait encore à la messe le dimanche, à cette époque. À part cette modeste garde-robe, comprenant une paire de chaussures de bonne qualité, il n'avait pas d'effets personnels, sinon une mallette qui renfermait ses passeports et les références bancaires correspondant à ses identités diverses. Il remplit une petite trousse de divers articles de toilette et l'ajouta au contenu de sa valise. Même s'il partait en emportant tout ce qu'il possédait, son instinct lui dictait de ne laisser absolument aucune trace de lui-même, aucun élément comportant son ADN. Il envisagea donc de mettre le feu à la maison, mais

il ne voulait pas prendre le risque de tuer ses voisins dans un incendie. Il allait devoir laisser la maison intacte.

Tandis qu'il finissait de rassembler ses affaires, un message s'afficha sur l'un des portables : « Du nouveau ? » Joe s'inspira du style du flic en regardant ses réponses précédentes. « R.A.S. », composa-t-il sur le clavier avant d'enfoncer la touche *Envoyer*.

Il trouva sur le cadavre du flic qu'il avait atteint à la gorge les clés de la voiture banalisée. Il claudiqua le plus vite possible jusqu'à la Chevrolet et la gara en double file juste devant la porte, les feux de détresse en marche. Il emballa le cadavre de sa mère dans un grand sac à gravats en plastique noir et l'emporta jusqu'à la voiture, le déposant doucement sur la banquette arrière. Il ne voulait pas que des inconnus touchent son corps lorsqu'ils entreraient dans la maison. Pour Angel et Moïse, il ne pouvait rien faire.

Parmi les noms et les numéros relevés sur les portables des flics — leurs appels et leurs textos les plus récents — il recopia ceux qui lui parurent les plus importants puis il laissa les téléphones près des corps. Il emporta leurs armes — ils avaient tous les deux des calibre .22 munis de silencieux et aussi des Glock non équipés dans leurs étuis de cheville. Joe prit aussi leurs chargeurs supplémentaires. Cela le dispenserait pendant un certain temps d'acheter des armes et des munitions au marché noir, mais pour accomplir ce qu'il avait prévu de faire, il y serait contraint tôt ou tard.

Au volant de la voiture banalisée, il quitta le quartier du Queens, traversa le pont de la 59^e Rue, puis il suivit le Harlem River Drive vers le nord, jusqu'au pont George Washington qu'il traversa pour rejoindre le New Jersey. En quittant le Palisades Parkway, huit kilomètres après le pont, il entra dans un parking, sur les falaises des Palisades, qui offrait un point de vue panoramique sur l'Hudson.

De là, un sentier menait à un promontoire encore plus élevé, masqué par les arbres, d'où la vue sur le fleuve, le pont et Manhattan était encore plus spectaculaire. C'était une belle journée, froide et lumineuse, et le paysage était magnifique — le fleuve immémorial en contrebas, et la ville des illusions à l'horizon.

Joe sortit de la voiture et suivit le sentier, portant le corps de sa mère dans le sac à gravats — morte ou vivante, elle ne pesait pas lourd. Il n'y avait pas un seul touriste en vue. Joe ajouta une très grosse pierre dans le sac puis le ferma hermétiquement avec la toile adhésive. Quand il atteignit

le sommet du promontoire, il la jeta de toutes ses forces pour qu'elle tombe dans l'eau, plusieurs dizaines de mètres plus bas. Personne ne le vit faire. Il la regarda creuser une petite ride à la surface, flotter un instant, puis couler. C'étaient les plus belles obsèques qu'il pouvait imaginer lui offrir.

En repartant, Joe roula jusqu'à une station-service, au bord de la voie rapide, possédant un vaste parking destiné aux banlieusards qui laissaient là leur véhicule avant de prendre un bus pour se rendre en ville. Il ne voulait pas conserver la voiture banalisée plus longtemps. La police n'allait pas tarder à en chercher la trace. Il appela un taxi pour qu'il vienne le prendre. Il demanda au chauffeur de le déposer devant un motel adjacent à la Route 4, près du pont.

Il loua une chambre, se rasa le crâne, prit une douche en gardant sa jambe au sec, puis il enfila son costume. À présent, il était devenu un homme d'affaires chauve, portant une valise et une mallette. Les flics recherchaient un ouvrier du bâtiment coiffé d'une casquette de base-ball noire. Avec sa carte de crédit, il utilisa le téléphone de l'hôtel pour appeler les renseignements d'Albany. Après deux tentatives frustrantes, on lui passa le bureau du sénateur Votto. Une secrétaire lui répondit. Joe endossa de son mieux le rôle du contribuable en colère.

« J'ai voté pour le sénateur Votto ! éructa Joe sur un ton suffisant. Est-ce que je peux venir lui parler ? Dans ma ville, les flics donnent trop de contraventions. On m'en a collé une pour une plaque d'immatriculation illisible. C'est de l'impôt forcé ! C'est pas juste ! Il devrait faire quelque chose pour empêcher ça.

— Le sénateur Votto reçoit ses administrés tous les vendredis, de 9 heures à midi. Ce vendredi, tous les rendez-vous sont pris, mais vous pouvez en demander un pour la semaine suivante.

— Vous êtes bien sûre qu'il sera là vendredi ? demanda Joe. Si je me présente et que quelqu'un manque son rendez-vous, le sénateur pourrait me recevoir à sa place, comme chez le médecin.

— Je vous le déconseille. Comment vous appelez-vous ? Je peux vous inscrire pour la semaine prochaine. »

Joe insista :

« Est-ce qu'il sera bien là, ce vendredi ? Je n'ai pas envie de la payer, cette contravention.

— Oui, mais... »

Joe coupa la communication. Il avait obtenu l'information dont il avait besoin. Votto était vivant. Il appela ensuite un taxi pour se faire ramener en ville, à Penn Station. Il y prit un billet de train pour Albany. Il n'avait que quarante-cinq minutes à attendre. Dans une boutique, il acheta un téléphone sans abonnement et les trois quotidiens de New York. Il prit aussi une paire de lunettes de lecture. Il n'en avait pas besoin, mais elles complétaient sa couverture. Il s'assit sur un banc pour lire les journaux. Dans la dernière édition du *Post*, il y avait un article sur le suicide du sénateur Wilson.

Wilson, père de trois enfants, s'était récemment séparé de son épouse. Dans sa chambre d'hôtel, on avait retrouvé des drogues, d'une nature non précisée. Wilson avait sauté du toit de l'immeuble. L'article insinuait qu'il avait laissé une lettre annonçant son intention d'en finir — l'hypothèse d'un meurtre était exclue.

Joe monta dans le train pour Albany et regarda par la fenêtre. Il allait bientôt être fixé avec certitude — il pouvait se tromper sur certains détails —, mais dans son esprit le scénario entier devait ressembler à ça :

Votto se présente aux sénatoriales. La notoriété de son nom de famille le fait élire, ainsi que la fable d'une possible rédemption : il s'emploiera à réparer les dommages que son père a provoqués. Et sans doute y croit-il lui-même, il pense qu'il sera irréprochable, contrairement à Votto Senior. Et puis les hommes qui avaient téléguidé son père pendant trente-cinq ans commencent à le menacer, ils veulent une part du gâteau. Albany dépense vingt-cinq milliards de dollars par an dans le bâtiment et les travaux publics. C'est un racket bien plus juteux que ceux de la drogue, du jeu et de la prostitution. Donc, il leur faut un homme à eux à Albany, et cet homme, ce sera Votto. Il sera leur nouvelle recrue, ou l'une d'entre elles. Mais Votto, bien décidé à ne pas devenir comme son père, fait de la résistance. Alors, ils le punissent.

Ils enlèvent sa fille, la font travailler comme prostituée, et disent à Votto qu'ils la tueront s'il ne fait pas ce qu'ils veulent, et que s'il tente de les dénoncer à la police, sa femme et lui seront tués. Votto est un faible, il ne sait pas comment se défendre. Ils lui promettent qu'ils relâcheront sa fille au bout d'un an s'il se montre loyal. Votto explique la situation à sa femme. Elle n'arrive pas à imaginer que son mari, sachant ce qui s'est passé, ne fasse rien pour y remédier. Sa réaction, à elle, c'est de se suicider. Votto fait croire à tout le monde cette histoire de drague sur Facebook que les

mafieux ont inventée de toutes pièces — ils ont même constitué une piste informatique bidon destinée aux flics.

Donc, Votto encaisse cette sale histoire et ne fait rien pendant six mois. C'est l'enfer sur terre, mais il survit. Il pense parfois à la haine qu'il inspirait à sa fille, et cela rend la pilule moins difficile à avaler.

Et puis il reçoit ce texto, qui lui met le nez dans sa merde en décrivant ce qu'on lui a fait subir, à lui et à sa famille, et il craque. Il descend à New York et appelle McCleary. Rien à foutre de la mafia, il va récupérer sa fille, et il tuera le salaud qui l'a violée. Il en a des sueurs froides quand il comprend que l'homme qui a dévoyé Lisa est forcément quelqu'un qu'il connaît. Mais il ne peut pas faire appel aux flics, parce qu'ils risqueraient de deviner ce qui s'est réellement produit.

Donc, Joe hérite de la mission. Tandis qu'il est en planque dans sa voiture dans la 48^e Rue, Votto se soûle au W. Pour passer le temps, il allume la télé. Elle retransmet la chaîne NY1. Il apprend que Steve Wilson s'est suicidé. Il connaît Wilson. Il sait que ce type a ses démons. Au fond de lui-même, il sent que c'est Wilson qui lui a envoyé le texto. Mais maintenant, Wilson est mort. Dans sa suite du W, Votto réfléchit. Qu'est-ce qu'il a fait, tout bien pesé ? Sa colère se dissipe. La mort de Wilson remet tous les compteurs à zéro. Les mafieux vont les tuer, sa fille et lui, parce qu'il leur a joué ce sale tour : il a engagé McCleary et Joe.

Votto n'arrive pas à raisonner clairement. Puis il se décide. Il va les appeler, leur expliquer ce qui est arrivé. Il faudra bien qu'ils comprennent. Jusqu'à quand un homme peut-il encaisser avant de craquer ? Mais au moins, il a repris ses esprits, il les a prévenus, et ils seront prêts à accueillir Joe, à l'empêcher de récupérer sa fille.

Seulement, le temps que Votto se décide à appeler les mafieux, Joe est déjà sur le trajet qui le ramène au W. Lisa appuie sa tête contre la vitre du côté passager. Tandis que Votto leur parle, les supplie, s'explique, les gardes qui assurent la sécurité à la maison de passe reprennent connaissance et donnent l'alerte. À présent, c'est aux hommes qui manipulent Votto de se démener. Ils ordonnent à Votto de quitter l'hôtel. Ils ont des flics véreux à leur botte, prêts à agir dès qu'ils ont besoin d'eux. Ils les envoient au W pour intercepter Joe.

Ils s'imaginent qu'ils vont tuer Joe et rétablir la situation antérieure. Ils tiennent à ce que Votto continue de travailler pour eux. À leurs yeux, il a beaucoup plus de valeur que sa fille, néanmoins c'est grâce à elle qu'ils le manipulent. Mais Joe tue le flic irlandais. Ce qui complique tout. Ils ont besoin que rien ne soit suspect. Ils sont obligés de protéger leur atout, leur politicien. Ils ne peuvent laisser courir dans la nature un homme comme Joe, un homme qui sait quelque chose, même si ce qu'il sait n'est qu'un seul fil de l'écheveau.

Grâce à Votto, ils trouvent McCleary, qui leur donnera Joe. McCleary, ils l'ont sans doute cueilli très tôt le matin, vers 4 h 30. La première fois que Joe a tenté de l'appeler, il dormait, mais pendant qu'à l'hôpital Joe se fait recoudre le mollet, ils vont directement chez McCleary, ils sonnent à sa porte. Ils réveillent McCleary, qui vient leur ouvrir. Sans arme. Il est fatigué. Il est vieux. Ils le malmènent. Ils veulent Joe. Il leur répond que le seul contact qui peut les mener à Joe se trouve à son bureau. Ils l'y emmènent. McCleary leur donne le Rolodex. Ils l'abattent d'une balle en pleine tête. Ils se rendent à l'épicerie.

Angel, Moïse et sa mère ne sont que des rognures en travers de leur chemin, mais ils ne peuvent rien laisser traîner. Ils ont besoin de faire un grand nettoyage. C'est impératif s'ils veulent avoir accès aux vingt-cinq milliards de dollars d'Albany. Ils envoient deux hommes chez Joe et déploient les autres pour qu'ils cherchent Joe ailleurs ; ils se renseignent dans tous les hôpitaux. Ils ne pensent pas que Joe retournera chez lui, mais à tout hasard ils demandent aux deux flics véreux qui sont sur place d'y rester pour l'attendre. Ils auraient dû envoyer des renforts.

À présent, Joe se trouve dans le train qui l'emmène à Albany, et il a des numéros de téléphone à partir desquels il peut travailler. Il pense que son hypothèse est assez proche de la réalité, mais il ne peut pas en être certain, et il veut connaître tous les détails. Et par Votto, il peut savoir où Lisa a été emmenée, la récupérer pour la mettre en sûreté, et finir ce travail-là.

Ensuite, il mènera une guerre lente, remontant la hiérarchie des responsables jusqu'à ce qu'il parvienne à l'homme qui a déclenché toute cette saloperie. Joe a décidé de le saigner comme un porc. Pour commencer, il tuera tous ses subordonnés et il lui fera sentir que son tour viendra tôt ou tard. Il s'en prendra aussi à ses fils, s'il en a, et les

supprimera un par un. Ensuite, il enlèvera ce fumier, l'emmènera quelque part, et le coupera en morceaux sur une durée de plusieurs semaines, en le rafistolant à chaque fois, pour le garder en vie, mais chaque jour, méthodiquement, il lui ôtera quelque chose : ses doigts, ses orteils, ses pieds, ses mains, ses testicules, sa verge, sa langue, son nez.

Et pour finir, peut-être qu'il ne le tuera pas. Il l'abandonnera dans l'état où il l'aura mis. Il le déposera devant un hôpital. Il laissera survivre cette créature mutilée, privée de membres, difforme. L'homme qui a tué sa mère. L'homme qui a donné l'ordre à quelqu'un d'autre de presser la détente.

Voilà à quoi pensait Joe tandis qu'il regardait par la fenêtre de son train. Au fond de lui-même, Joe était un gamin furieux qui n'avait jamais obtenu une vengeance satisfaisante à rencontre de son père, cette vengeance dont ont besoin tous les gamins, dont ont besoin tous les hommes.

En arrivant à Albany, il prit une chambre dans un bon hôtel, puis il se rendit dans une quincaillerie où il choisit un nouveau marteau.

*

Les hypothèses de Joe étaient presque toutes exactes, à un détail près, un détail crucial : ce n'étaient pas les mafieux qui étaient venus chercher Votto, c'était lui qui avait fait appel à eux.

Votto s'était adressé à l'homme qui manipulait son père pour lui demander de l'aider à devenir sénateur. Cet homme puissant, un sociopathe violent, lui garantit qu'il le ferait élire, mais que c'était la fille de Votto qui devrait payer son élection, qui devrait la financer. Il n'aurait jamais imaginé que Votto accepterait ses conditions — s'il les avait proposées, c'était par dérision, pour en quelque sorte régler ses comptes avec le grand-père, à présent décédé, qu'il avait toujours détesté pour son côté pompeux et arrogant, pour sa façon de se considérer presque comme un véritable sénateur au service de ses électeurs —, mais Votto Junior, incroyablement avide de pouvoir, monstrueusement désireux de surpasser son père, accepta de livrer sa fille à la mafia. La femme de Votto devina la vérité et se suicida.

Après cela, la suite des événements se déroula plus ou moins comme Joe l'avait reconstituée. Votto s'effondra lorsque ce texto, envoyé par Wilson, finit par lui parvenir. Soudain, il ne supporta plus cette situation. Il fallait qu'il récupère sa fille. Et puis, quand il apprit la mort de Wilson, il prit peur et se rendit compte qu'il voulait annuler complètement l'opération de sauvetage. Lorsqu'il avait fait appel à McCleary, il avait agi sur une impulsion. Il avait commis une erreur — sa fille, ils pouvaient la garder. Que pouvait-il rester d'elle, de toute façon ?

Tout cela, Joe l'apprit alors qu'il était assis sur le bord du lit de Votto, braquant sur lui l'arme de McCleary. Joe avait tué le garde en faction devant la maison du sénateur, et quand il était entré, il avait trouvé Votto en train de dormir. Mais maintenant, il avait tout ce qu'il lui fallait : le nom de l'homme responsable de l'exécution de sa mère, le lieu où était Lisa — une maison de passe de Philadelphie. Ce serait la première étape de Joe.

Il se remit debout.

« Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? » demanda Votto.

Joe rangea le pistolet de McCleary et sortit son nouveau marteau. Il le planta profondément au milieu du front de Votto et le laissa en place. Il tenait à leur faire savoir qu'il n'était pas loin.

1

Néologisme issu du « syndrome de Stockholm » (les captifs se rangent du côté de ceux qui les séquestrent).

OceanofPDF.com